

Un număr vechiu 7 lei

CURIERUL JUDICIAR

DOCTRINĂ — JURISPRUDENȚĂ — LEGISLAȚIUNE — ECONOMIE POLITICĂ — FINANȚE — SOCIOLOGIE

Director: **N. C. SCHINA****COMITETUL :**

D. NEGULESCU, Profesor la Facultatea de drept din București

GR. CONDURATU Consilier la Curtea de Apel din București	ALEX. CERBAN Dr. în Drept din Paris Profesor Universitar	ALFRED JUVARA Dr. în Drept din Paris Avocat	TR. ALEXANDRESCU Prim-Președinte Tribunalul Teleorman	V. ANGHELOVICI Dr. în Drept din Paris Jud. Trib. Ilfov	EUG. EMMANUEL Dr. în Drept din Paris Avocat
---	--	---	---	--	---

Secretar de Redacție: E. C. DECUSARA, Dr. în drept din Paris, Șeful Statisticii Judiciare

ABONAMENTUL

Un an p. Bănel, Case Comerc. și Autorit. 300 lei
 „ Magistrați și Avocați . . . 150 „
 6 luni prețul cel de sus pe jumătate

APARE ODATA PE SAPTAMANA
 sub direcțiunea unui comitet

Abonamentele se plătesc totdeauna înainte

Redacția & Administrația
 București, CALEA RAHOVEI, 5
 Lângă Palatul Justiției
 TELEFON 13/29

SUMAR

— *De la Responsabilité que l'on peut encourir pour une autorisation donnée à un incapable*, par Mr. R. Demogue, Professeur à la Faculté de droit de Paris ;

JURISPRUDENȚA :

— Înalta Curte de Casație s. I: *Ministerul de Război cu Lazăr și Gustav Rechler*. (Dreptul Ministrului de Război de a delega din puterile sale funcționarilor departamentului. Aplicațiune cu privire la dreptul de a introduce acțiuni și apeluri în justiție. Art. 5, 8, 12 și 16 din legea de organizare a Ministerului de Război și 18 din Regulament) ;

— Idem s. II: *W. Funel și alții cu Societatea Româno-Americană și alții*. (Legea de consolidare. Hotărâre obținută și executată. Caracterul acestei executări. Termenul până când se poate face contestația de părți și de text. Art. 7 și 8 din legea de consolidare. Art. 399 și 403 pr. civ.) ;

— Idem: *Idem*. (Modul cum se face executarea unei hotărâri de consolidare petroliferă. Efectele executării. Art. 7, 8 și 18 din legea din 1904 și art. 387 și 388 pr. civilă) ;

— Curtea de Apel București s. IV: *Ion Niculescu cu R. M. S.* (Hotărâre achititoare în penal. Acțiune civilă introdusă înaintea instanțelor civile. Dacă există autoritate de lucru judecat, când acțiunea civilă își are origina în alt fapt generator?), cu o Notă de d-l avocat Bogdan Ionescu ;

— Curtea cu Jurați din Fălciu: *Dumitru Simion și alții urmăriți pentru tâlhărie*. (Dacă faptul incriminat sub o calificare și pentru care inculpații au suferit o condamnare, mai poate fi incriminat ulterior sub o altă calificare? Autoritatea lucrului judecat), cu o Notă de d-l E. C. Decusara ;

— Tribunalul Ilfov s. IV: *Ion și Natalia Petrescu cu Al. Vasilescu*. (În caz când timbrul mobil pus pe o acțiune se va găsi neanulat prin semnătură sau primul cuvânt, actul se va considera ca netimbrat, conf. art. 8 din legea timbrului) ;

— Judecătoria ocolului IV București: *B. Leibovici cu Dumitrescu și Niculescu*. (Proprietarul are dreptul să-și ingradească unobilul său, însă acest drept nu se poate exercita cu călcarea dreptului de folosință al chirașului), cu o Notă de d-l avocat Alex. Velescu.

Recenzii. Bibliografie. Conferințele dela Baroul de Ilfov.

Rezumatel Jurisprudenței Curșilor de apel și Casație

— *Apel I*: Sechestrarea veniturilor imobiliare. Cauțiune. Depunerea ei ulterior intentării acțiunii. Nulitatea ei.

— *Apel II*: Brevet de hânturi spirtoase. Retragerea lui decătre Ministerul de Finanțe. Recurs la Casație pentru ilegalitate. Recunoașterea reprezentantului Ministerului de Finanțe că i-a redat brevetul. Renunțarea recurentului. Dacă această recunoaștere constituie o probă că actul Minist. de Finanțe a fost ilegal? Soluție afirmativă. Daune.

— *Apel III*: Contract de locație. Neplata chiriei. Cerere de reziliere. Depunerea sumei înainte de 20 Aprilie 1920 prin oferta reală. Decretul-lege 1420/1920. Dacă plata e bine făcută. Soluție afirmativă.

A apărut în editura «Cartea Românească» «**Codul de Procedură civilă al Transilvaniei**» traducere din limba maghiară de d-nii Alex. Ulvianu, Gh. Ianculovici și C. Gr. Ghijeanu, judecători în Transilvania. Prețul lei 25.

DE LA RESPONSABILITÉ

que l'on peut encourir pour une autorisation donnée à un incapable

Dans des cas nombreux et importants, la loi protège les incapables par le système de l'habilitation. Ils ne peuvent passer certains actes qu'en obtenant l'autorisation ou l'assistance d'un tiers. C'est le cas pour la femme mariée qui a besoin de l'autorisation de son mari (art. 217 Civ. français et 197 Roumain), pour le mineur émancipé qui doit être assisté de son curateur (art. 480 et 482 Civ. français et 428 Roumain), pour le prodigue qui a besoin de l'assistance du conseil judiciaire (art. 513 Civ. français et 458 Roumain). On pourrait d'ailleurs multiplier ces exemples.

Dans ces divers cas, la personne qui autorise, et que nous appellerons pour plus de brièveté l'habilitant, peut elle encourir une responsabilité pour avoir donné ou refusé son autorisation? La question n'est pas résolue par les textes et on ne peut y répondre qu'en s'inspirant de cette considération pratique que l'habilitant exerce ses pouvoirs dans des buts différents suivant les cas, de sorte qu'une réponse unique ne saurait convenir et qu'il faut établir certaines nuances.

La question peut se poser soit que l'habilitant se trouve poursuivi en responsabilité par l'incapable lui-même ou ses héritiers, soit que l'action intentée contre lui émane d'un tiers lésé par l'acte de l'incapable qu'il a autorisé.

I

L'incapable peut avoir fait une opération avec les autorisations exigées et prétendre plus tard qu'on a eu tort de l'autoriser, car l'acte était désavantageux pour lui et l'affaire a eu de mauvais résultats. Nul doute que sa prétention soit fondée si l'habilitant avait agi par dol, pour faciliter un acte devant indirectement lui profiter ou profiter à un de ses parents (v. pour un conseil judiciaire Paris 16 janv. 1890 Dall. 1892, 2, 209) ou avait commis une faute grave assimilable au dol (Aubry et Rau. I par 139

texte et note 14 et par 131 note 8, Rappr. Demolombe VIII n. 779). Mais certains auteurs veulent aller plus loin et appliquer à l'habilitant le droit commun de la responsabilité en le rapprochant d'un mandataire gratuit (v. à propos du conseil judiciaire Baudry Lacantinerie et Bonnacarrère. V. n. 976; Laurent V. n. 355 et 194; Beudant III n. 990).

L'objection que l'on peut faire à ce système, outre qu'il n'a été proposé que pour le cas spécial du prodigue, est de ne pas tenir compte de la situation de l'habilitant. Celui-ci ne fait pas l'acte seul. La loi reconnaît à l'incapable un certain droit d'initiative, par suite une certaine aptitude aux affaires. Si l'acte était maladroit, il a sa part de responsabilité.

Mais cette part varie suivant que l'incapacité a comme raison d'être l'état mental de l'incapable, mineur ou prodigue, ou sa situation sociale subordonnée, comme c'est le cas pour la femme mariée, ou même les établissements publics soumis au régime de l'autorisation des administrateurs supérieurs. Au premier cas, s'il y a faute on doit dire qu'il y a faute commune et que la responsabilité de l'habilitant doit être atténuée. Sans doute la mentalité de chacun n'est pas la même. Le mineur émancipé, le prodigue n'ont qu'une aptitude médiocre aux affaires. Le curateur doit y être rompu. Mais si la responsabilité de l'habilitant est plus grande que celle de l'habilité, une part de la perte à subir doit peser sur ce dernier. Nous admettrions donc pour le conseil judiciaire du prodigue ou le curateur de l'émancipé une responsabilité civile partielle.

De façon générale quand il y a un acte préjudiciable fait en commun, que ce soit un acte préjudiciable à des tiers, comme dans le cas de la faute commune, ou nuisible à l'un même de ses auteurs (comme dans notre cas) il est naturel que la responsabilité se répartisse finalement en proportion de la gravité des fautes.

L'incapacité peut avoir comme motif moins l'état mental de l'incapable que le désir de le soumettre à une autorité. C'est le cas pour la femme mariée. Ici le mari ne paraît pas pouvoir être rendu responsable, sauf le cas de dol. Son autorisation constate simplement que l'acte ne lui déplaît pas. Elle n'a pas pour but d'empêcher la femme d'accomplir un acte qui lui serait désavantageux.

Le refus d'autoriser pourrait encore plus difficilement engager la responsabilité du mari, du curateur, du conseil judiciaire, en dehors bien entendu du cas de dol. La loi tend en effet à donner à l'incapable un recours contre ce refus: la femme peut s'adresser à la Justice. Le prodigue, d'après la jurisprudence, peut se faire nommer un conseil ad hoc.

L'incapable a été négligent en ne profitant pas de ces facilités, il ne sait s'en prendre qu'à lui-même s'il n'a pu faire l'acte; et s'il en a usé, l'habilitant ne lui a causé qu'un simple retard dans l'autorisation. Si celui-ci avait été préjudiciable, la

responsabilité se répartirait entre l'habilitant et l'incapable comme dans le cas précédent.

Ces solutions se rattachent à une sorte d'exercice en commun par l'habilitant et l'incapable des droits à faire valoir. Il y a deux activités qui ne sont pas toujours sur le même plan, mais deux activités concurrentes. Cette idée peut être utilisée pour examiner la question sous son second aspect.

II

L'habilitant peut être poursuivi en responsabilité par le tiers envers qui l'incapable a fait l'acte. Il faut supposer pour cela que l'acte en lui-même est fautif: c'est une saisie arrêt irrégulière faite par une femme mariée, une obligation assumée à la légère et que la femme ne pourra exécuter. La chambre civile de la cour de cassation de France a dans un arrêt récent, envisagé la première hypothèse (26 avril 1920. Gaz. Pal. 1920. I. 581). Elle admet que „l'exercice par le mari de la faculté que lui confère la loi d'autoriser sa femme à accomplir certains actes juridiques, ne peut présenter les caractères de la faute prévue par les art. 1382 et 1383 Civ. (art. 999 et 1000 Civ. Roumain), qu'autant qu'il constitue un acte de malice et de mauvaise foi“. Un fait de négligence ou d'imprudence personnel au mari ne peut donc engager sa responsabilité. Le mari n'a donc d'autre rôle que de voir si l'acte lui déplaît, va contre son autorité. Il n'est responsable que si l'on peut constater de sa part un abus du droit révélé par une intention de nuire ou une faute grave équipollente au dol, bien que la cour de cassation ne parle même pas de ce dernier cas.

S'il en est ainsi pour le mari qui n'a dans l'acte qu'un rôle dans son intérêt personnel, il n'en serait plus de même pour le conseil judiciaire du prodigue, le curateur de l'émancipé. Celui-ci doit apprécier la sagesse de l'acte. S'il ne le fait pas, il doit en répondre même vis à vis des tiers. Sous la même forme technique de l'habilitation, il y a ici une institution différente. Le poste social de l'habilitant lui donne le droit et le devoir d'empêcher que des actes imprudents ne soient faits. Il est plus que le mari gardien de l'autorité maritale. Il est le gardien de l'intérêt public.

Pourrait-on rejeter cette distinction et prétendre que l'habilitant qu'il soit mari, ou curateur, ou conseil judiciaire, ne fait jamais un acte susceptible de le rendre responsable, hors le cas de dol, car il exerce un pouvoir social qui exige une liberté d'appréciation, en outre il n'obtient pas de rémunération spéciale pour son autorisation, ce qui le rend digne d'indulgence? Le fait d'exercer un pouvoir n'implique pas, bien au contraire, l'absence presque complète de responsabilité. En outre la gratuité de l'acte ne peut avoir influence vis à vis des tiers.

En effet, le mandataire gratuit a la même res-

ponsabilité envers les tiers que le mandataire salarié. Sur le terrain de la responsabilité délictuelle, la responsabilité est la même que l'acte soit gratuit ou onéreux.

Mais ce qui nous semble assez important en faveur de la distinction, que nous avons proposée, c'est que la responsabilité envers le tiers doit avoir un certain rapport avec celle envers l'incapable. Car le tiers basé par l'acte qu'a fait l'incapable en vertu de l'autorisation pourrait par l'action oblique agir contre l'habilitant. Il semble naturel que ce qu'il peut obtenir par cette voie indirecte soit en rapport avec ce qu'il peut obtenir en agissant directement. Toutefois il n'y a là qu'un motif de construction technique symétrique et ce qui nous décide surtout, c'est cette considération que chacun est tenu envers tous de tenir le poste social qu'il occupe conformément au but dans lequel il y a été placé.

R. DEMOGUE

Professeur à la Faculté de droit de Paris.

INALTA CURTE DE CASAŢIE ŞI JUSTIŢIE S. I

Audiența dela 1 Noembrie 1920

Președinția d-lui VICTOR ROMNICEANU, Prim-președ.

Ministerul de Război cu Lazăr și Gustav Rechler

Decizia No. 502

Ministerul de Război.—Legea de organizare.—Dreptul Ministerului de a delega din puterile sale funcționarilor departamentului.—Aplicațiune cu privire la dreptul de a introduce acțiuni în justiție.—Art. 5, 8, 12 și 16 din lege și 18 din regulament.

Prin art. 5 din legea de organizare a Ministerului de Război, Ministrul poate delega atribuțiunile sale, spre a fi executate, Secretarului general, Șefului de Stat major și Directorilor superiori ai serviciilor.

Directorii superiori pot îndeplini însă atribuțiunile ce le sunt delegate atât personal, cât și prin delegări date de dânsii Directorilor de servicii, cari ca atare fac lucrări valabile. Art. 16 din lege.

Dacă Directorii de servicii lucrând în acest mod fac lucrări valabile, cu atât mai mult vor fi valabile lucrările executate de dânsii când au delegație directă din partea Ministrului.

Curtea,

In urma divergenței ivite, complectându-se conform art. 20 din legea sa organică, și.

Ascultând citirea raportului făcut în cauză de d-l consilier C. Sărățeanu;

Pe d-l avocat I. Niculescu pentru recurent, în susținerea recursului;

Pe d-l avocat C. Wortman, pentru intimată, în combateri; și;

Pe d-l Procuror-general Procopescu în concluzii de admitere;

Deliberând,

Asupra recursului făcut de Ministerul de Război contra deciziei No. 101/919 a Curții de Apel Iași secția II,

dată în cauza cu intimata firmă Lazăr și Gustav Rechler;

Văzând motivul unic de recurs:

«Exces de putere, violare și greșită interpretare a art. 1 și 5 din legea de organizare a Ministerului de Război și art. 18 din regulamentul zisei legi;

«Curtea constată că apelul Ministerului este semnat de d. Colonel Mandrin, directorul serviciului contencios, și că acesta avea delegație dată prin decizie ministerială de a semna apeluri pentru Ministru;

«Curtea anulează totuși apelul Ministerului, ca fiind făcut de o persoană fără calitate, argumentând că petițiile de apel conform art. 5 din sus zisa lege, nu pot fi semnate decât de Ministru, în persoană, care nu poate delega să semneze pentru el decât anumite persoane limitativ indicate de zisul art. 5, între care nu intră și directorul de serviciu, și că nici art. 18 din regulament nu poate fi invocat în speță, căci el autoriză pe director să semneze în locul directorului superior, numai actele ce conform legii sunt în căderea directorului superior, nu și actele ce sunt în căderea Ministrului singur;

«Curtea de Apel pune deci în principiu că orice act făcut în numele Ministrului, pentru a fi valabil, trebuie să fie făcut de însuși Ministrul sau prin delegație numai de persoane limitativ arătate de sus menționatul art. 5;

«Această teorie este cu totul eronată, căci atât Ministrul cât și Secretarul General, dat fiind starea de război la data facerii apelului, aflându-se foarte adesea pe front, absența sau boala directorului superior ar fi pus pe Ministru în imposibilitate de a uza de dreptul de apel;

«Adevărata interpretare este cea dată de decizia acestei Inalte Curții de Casație secția III No. 397 pronunțată în ziua de 12 Noembrie 1919¹⁾ dosar No. 181/916, care asupra acestei chestiuni se pronunță astfel;

«Asupra incidentului de regularitatea introducerii recursului bazat pe dispozițiunile art. 5 din legea organizării ministerului de război;

«Considerând că după acest text de lege Ministrul poate să delege o parte din drepturile sale Secretarului General, Șefului Statului-Major-General și Directorilor Superioari;

«Considerând că această dispozițiune trebuie a se interpreta în sensul că Ministrul, ca șef al departamentului, având atribuțiuni multiple și variate, nu este ținut a le îndeplini singur pe toate, ci i se conferă de lege dreptul de a le executa și prin delegațiuni date funcționarilor săi subalterni;

«Considerând că dacă legea enumeră pe cei trei funcționari superiori ca putând primi delegațiuni dela Ministru, aceasta o face nu în scopul ce i se atribuie de intimat de a aduce restricțiuni dreptului de delegațiune al Ministrului, ci pentru bunul motiv că arătații funcționari sunt subalternii săi imediați, iar delegațiunile ce li se dau pot fi trecute potrivit art. 8 din lege și 18 din regulament celor cari îi înlocuiesc în caz de lipsă, fie de ei însuși prin delegațiuni speciale, fie de Ministru, prin deciziuni cu caractere generale, cum este în speța supusă recursului».

Având în vedere că prin decizia de față Curtea de Apel a respins apelul făcut de Ministerul de Război contra sentinței No. 30/919 a tribunalului Iași, secția III, ca fiind semnat de o persoană fără calitate;

Că pentru a hotărâ astfel, Curtea de Apel deduce din examinarea art. 1 și 5 din legea organizării Ministerului de Război, că Ministrul are conducerea lucrărilor departamentului și, ca atare, toate actele se vor executa de dânsul sau prin delegația sa, de funcționarii arătați în art. 5 din lege, afară de cazul când însăși legea ar da în mod expres în căderea altor funcționari îndeplinirea unor anumite acte; — că dreptul de a face apel nefiind dat expres în căderea vre-unui funcționar subaltern, urmează că Ministru îl va exercita singur sau prin funcționarii limitativ arătați de art. 5, cărora le poate da delegații și anume: Secretarul General,

1) Publicată în *Curierul Judiciar* No. 2-3 din 18 Ianuarie 1920, p. 24.

Şeful de Stat Major sau Directorul Superior al Serviciului;

Că apelul în discuţiune fiind semnat de Intendantul Colonel P. Mandrin, directorul serviciului de contencios, lucrând în baza delegaţiunei No. 150/918, a Ministrului, această delegaţiune, decide Curtea, este fără valoare, de oare ce directorul de serviciu nu face parte dintre acei cărora în mod limitativ Ministrul are drept a le da delegaţiuni şi ca atare apelul este inoperant;

Că astfel, chestiunea dedusă în recurs, este de a se şti dacă art. 5 din legea organizării Ministerului de Război restrânge dreptul Ministrului de a delega din drepturile sale şi la alţi funcţionari subalterni afară de acei arătaţi de acest text;

Considerând că, în adevăr, potrivit art. 1 din legea organizării ministerului de război, Ministrul având conducerea şi administraţia armatei, execută cu ajutorul a anumite servicii şi direcţiuni arătate de lege, toate actele necesare, fie personal fie prin delegaţiune dată altor funcţionari de a lucra în numele său;

Considerând că Directorii Superioari pe lângă lucrările cu un caracter special serviciului la care sunt propuşi şi pe care în baza art. 8 şi 12 din lege le pot rezolva singuri, mai au dreptul să rezolve şi chestiunile rezervate Ministrului, dacă Ministerul în conformitate cu art. 5 din lege le delegă acest drept;

Că dar, în cazul când Ministrul dă directorului superior o asemenea delegaţiune, dreptul pe care-l are directorul de a lucra în baza acestei delegaţiuni nu se poate contesta că intră în atribuţiunile sale;

Considerând că potrivit art. 16 din lege şi 18 din regulament, directorul superior poate îndeplini atribuţiunile sale, — prin urmare şi pe cea care i s'a dat în baza art. 5, — ori singur ori prin delegaţiune dată directorului serviciului respectiv, care-l înlocueşte în mod legal în caz de lipsă ori împiedecare;

Că odată ce directorul de serviciu poate fi delegat de directorul superior cu îndeplinirea a anumite lucrări, cu atât mai mult trebuie a se admite că va putea fi delegat, ca în specie, la către Ministru, şi de aci reese că art. 5 din lege nu restrânge dreptul Ministrului de a da delegaţiuni numai la cele 3 categorii de subalterni arătaţi în acest text, şi dacă textul îi arată numai pe aceştia, este că ei fiind subalternii săi imediaţi este firesc ca lor să li se adreseze în primul rând;

Că deal-fel, în specie, fiind vorba de darea unui mandat pentru facerea unui act în justiţie, anume pentru facerea unui apel, un asemenea mandat ministrul avea dreptul să-l dea ori cărei persoane pe care o credea capabilă să-l aducă la îndeplinire, prin urmare şi directorului serviciului contencios, deoarece ce nu este nici o dispoziţiune de lege care să ridice acest drept Ministrului;

Că, dar, delegaţiunea în discuţie dată de Ministru Int. Colonel Mandrin, directorul contenciosului aceluşi minister, este valabilă, iar Curtea de Apel interpretează eronat art. 1 şi 5 din legea organizării ministerului de război când considerând dreptul de a face apel ca fiind rezervat prin lege exclusiv Ministrului, acesta nu l'ar putea delega decât la cei 3 funcţionari imediat subalterni şi ca atare, motivul de recurs dedus din violarea acestor texte de lege este întemeiat şi cată a fi admis;

Pentru aceste motive, Curtea, admite recursul şi cassează, etc.

INALTA CURTE DE CASAŢIE ŞI JUSTIŢIE S. II

Audienţa dela 12 Octombrie 1920

Preşedenţia d-lui G. STOICESCU, Preşedinte
V. I. Funnel şi alţii cu Societatea Româno-Americană şi alţii
Decizia civilă No. 108

Contestaţie la executare. — Termenul până când poate fi făcută de părţi şi de terţii. Art. 399 şi 403 pr. c. Legea de consolidare din 1904. — Hotărâri executate. Caracterul acestei executări. — Art. 7 şi 8 din lege.

1. Din combinarea art. 399 şi 403 pr. c. rezultă că, după săvârşirea ultimului act de executare de autoritatea judecătorească care a ordonat-o, partea nu mai poate ataca pe nici o cale executarea efectuată şi executată. Această dispoziţie fiind generală se aplică şi terţilor persoane, care nu a luat parte la judecata fondului.

2. Legea de consolidare din 1904, prin art. 7 a dat hotărârilor de consolidare executate un caracter de opozabilitate «erga omnes», deci şi faţă de proprietarul real al terenului, căruia îi rezervă numai dreptul la redevenţă; excepţie la această regulă este numai cazul prevăzut de art. 48 al legii din 1913, şi anume atunci când fiind faţă în faţă două hotărâri de consolidare asupra aceluiaş teren şi ele fiind executate, numai printr-o contestaţiune se poate face posibilă exploatarea terenului.

Curtea,

Ascultând citirea raportului făcut în cauză de d-l President Stoicescu.

Pe d-l avocat N. Florian în desvoltarea motivelor de casare, cu cheltueli de judecată.

Pe d-nii M. Antonescu şi V. Cancicov în combateri, cu cheltueli, după care Curtea a rămas în deliberare până astăzi 12 Octombrie 1920 când a pronunţat următoarea deciziune:

Deliberând,

Asupra motivelor de casare:

«Exces de putere, greşită aplicaţiune a art. 403 din procedura civilă şi nemotivare.

«Am susţinut că art. 403 pr. civ. dă calea contestaţiunei la executarea terţelor, persoane cum în speţă suntem noi, având calitatea de proprietari fonciari, aparenţi şi reali precum şi posesori de fapt, dovezi ce susţinem că rezultă din actele prezentate de noi şi pe cari cerem a le complecta prin doveda cu martori. Invocând în sprijinul susţinerilor noastre, jurisprudenţa acestei onor. Inalte Curţi şi secţie cu No. 197/908 precum şi pe acela a chiar Curţii de Apel secţia I Bucureşti cu No. 148/912; deşi Româno-Americană care în trecut fiind în situaţia noastră de azi, câştigase la fel pentru toată lumea, totuşi onor. Curte de Apel secţia I din Bucureşti ne a respins ca tardivă contestaţiunea noastră.

«Violarea art. 399 din pr. civ. şi a art. 3 din legea de consolidare 1904 precum şi greşită aplicaţiune a art. 7 din aceeaşi lege.

«Suntem proprietari fonciari, reali, posedăm de fapt terenul în litigiu, avem dar şi calitatea de proprietari aparenţi şi în toate aceste calităţi, am susţinut că conform art 3 din legea de consolidare 1904, trebuia să fim şi noi citaţi la consolidare, dar din contră nu am fost citaţi şi deşi onor. Curte de Apel la începutul decisiunei sale are considerentul că orice executare se poate contesta conform art. 399 pr. civ., totuşi pronunţă, apoi decisiunea sa, zicând că contestaţiunea noastră ar fi şi inadmisibilă conform art. 7 din legea de consolidare din 1904.

«Violarea art. 7 din legea de consolidare din 1904, eroare grosieră de fapt, omisiune esențială, exces de putere și violare art. 1170 din codul civil.

«Am invocat înaintea Curței de Apel secția I București lipsa de titlu din partea Societății Româno-Americană, întru cât actul improvizat drept titlu cu No. 788/900 autentic și de care act Româno-Americană s'a servit pentru obținerea dispozitivului 11 al hotărârii No. 33/905 de consolidari, nu conține nici o concesiune pentru terenul din litigiu și deci acest teren a fost consolidat de Româno-Americană prin fraudă în lipsă de titlu.

«Curtea de Apel din București prin decizia supusă recursului de față decide că contestația este nefondată și din punct de vedere al «fraudei» fiindcă spune Curtea de Apel, din moment ce există în realitate terenul, nu se poate susține fictivitatea.

«Judecând astfel Curtea de Apel secția I București în absolută contradicție cu principiul netăgăduit de nimeni, în drept, că fraudă corupe totul, răstoarnă jurisprudența acestei onor. Inalte Curți și secții cu No. 18/914 și violează art. 7 din legea de consolidare din 1904, întru cât Curtea de Apel dă acestui articol o interpretare cu totul greșită, fiindcă acest text de lege nici într'un caz nu acoperă fraudă; din contră prevede categoric numai cazuri când concesiunea există în realitate și a fost achiziționată cu bună credință de la cel care trecea drept proprietar față de toată lumea. Apoi Curtea de Apel face și o eroare grosieră de fapt, luând de bune susținerile viclene ale Româno-Americană cum că deși a consolidat mai multe parcele decât are în concesiune prin actul 788/900, totuși suprafața totală consolidată e de 6 pogoane, fiindcă dacă onor. Curtea de Apel ar fi controlat cifrele, ar fi găsit că numai prin hotărârea No. 33/905 disp. 5, 6, 7, 8, 9, 10 și 11 Româno-Americană în baza actului 788/900 a consolidat 4 hectare și 2176 m. p. egal cu 8 1/2 pogoane în loc de 6 pogoane cât avea în act, iar prin hotărârea No. 39,909 disp. 8 ar mai fi constatat că Româno-Americană a mai consolidat tot în baza actului 788/900 încă un hectar și 1678 m. p. cam peste 2 pogoane și care adăugate la 8 1/2, în total în baza actului 788/900 au consolidat 10 1/2 pogoane, în loc de 6. Apoi Curtea de Apel a emis și un adevărat exces de putere și o omisiune esențială prin faptul că nu examinează de loc chestiunea întinderii consolidată prin hotărârea No. 39,909 disp. 8 și pe care o scapă cu totul din vedere, iar de altă parte respinge ca inutilă proba testimonială cerută, după ce mai întâi decide că contestațiunea noastră ar fi și nefondată din punctul de vedere al fraudei, fiindcă nu putea legalmente să ajungă Curtea de Apel la această concluzie fără să ne acorde toate posibilitățile de a completa dovezile aduse și fără să cunoască rezultatul cercetărilor locale cu martori pe care am cerut-o; așa că respingând ca inutilă proba cu martori cerută ne a împiedicat prin această de a dovedi complectamente «frauda» de care ne plângem și prin urmare cu exces de putere s'a violat și textul categoric al art. 1170 din codul civil».

Având în vedere decizia Curței de Apel din București din care se constată că Societatea Româno-Americană a cerut și obținut prin hotărârea No. 33/905 între altele, consolidarea terenului de 6554 m. p. față de concedenții Alexandru I. Florescu, Dumitru I. Florescu și Stan Dinu Preda; că această hotărâre a fost executată prin punerea în posesie a Societății Româno-Americană la 5 Februarie 1907 iar la 23 Iunie 1907 s'a încheiat ultimul act de executare de Președintele tribunalului conform art. 403 pr. civ. Că la 15 Aprilie 1915 recurenții Voica Stratina văduvă, Ilinca Marin Toma și William Funel, cari obținuseră concesiunea aceluiaș teren, fac contestație pentru anularea executărei din 1907, pe motiv că ei ar fi adevărații proprietari ai terenului consolidat de Societatea Româno-Americană; că Curtea de Apel a respins ca tardivă și inadmisibilă contestațiunea;

Considerând că din combinarea art. 399 și 403 pr. civ. rezultă că după săvârșirea ultimului act de executare de autoritatea judecătorească care a ordonat-o, partea nu mai poate să atace pe nici o cale executarea

efectuată și confirmată; că această dispoziție este generală și nu face nici o distincțiune între cei ce au figurat în judecată la fondul pricinii și cei ce nu au luat parte la judecată.

Că aceste principii de drept comun urmează cu atât mai mult să se aplice în materia consolidării terenurilor petrolifere, cu cât legea de consolidare, pentru a asigura capitalurilor afectate acestor exploatațiuni, a dat hotărârilor de consolidare executate un caracter de opozabilitate, erga omnes, chiar față de proprietarul real căruia îi rezervă un drept numai la redevență.

Că contestațiunea în speță fiind introdusă după opt ani de la încheierea ultimului act de executare, Curtea de Apel printr'o justă aplicare a art. 403 pr. civ. a respins-o ca tardivă.

Considerând că după art. 7 din legea de consolidare din 1904, hotărârea de consolidare nu este supusă opoziției, contestațiunii și revizuirii; că la această regulă legea modificată din 1913 a făcut, prin art. 48 o singură excepție în caz de conflict între doi concesionari având fie-care asupra aceluiaș teren, câte o hotărâre de consolidare executată, caz în care este admisă contestațiunea pentru anularea uneia din executări și a se face posibilă exploatarea terenului concesionat; că, în speță, recurenții neinvocând în sprijinul drepturilor lor o hotărâre de consolidare executată, dânsi nu se găsesc în cazul excepțional mai sus arătat și Curtea de Apel respingând contestația ca inadmisibilă și din acest punct de vedere, nu a comis nici o violare de lege;

Considerând că în ce privește susținerea recurenților că Societatea Româno-Americană a obținut prin fraudă consolidarea, din cauză că concedenții săi nu aveau titlu sau că nu au stăpânit în realitate sau pentru că, nu ar fi fost citați și recurenții ca proprietari foncieri, sau în fine pentru că Societatea Româno-Americană a cumpărat acelaș teren prin acte separate de la mai mulți concedenți știind că cei ce concesionează nu sunt proprietarii terenului, Curtea de Apel luând în examinare aceste fapte, constată și motivează pentru fiecare în parte, că nu pot fi calificate de elemente de fraudă; că aceste constatări sunt de atributul suveran al instanței de fond și nu pot fi supuse controlului acestei Inalte Curți.

Că, așa dar, motivele de casare fiind neîntemeiate, recursul urmează să fie respins.

Pentru aceste motive, Curtea respinge etc.

NOTA. — Vezi și decizia Cas. II, No. 115/920, publicată mai jos. (N. R.)

INALTA CURTE DE CASAȚIE ȘI JUSTIȚIE S. II

Audiența dela 19 Octombrie 1920

Președenția d-lui G. STOICESCU, Președinte
V. I. Funnel și alții cu Soc. Româno-Americană și alții
Decizia civilă No. 115

Legea de consolidare. — Hotărâre obținută. — Executare. — Modul cum se face. — Efectele executării. — Art. 7, 8 și 18 din legea din 1904 și art. 387 și 388 pr. c.

1. Potrivit art. 8 din legea de consolidare din 1904, executarea hotărârii obținută se face fără a se mai comunica adversarilor titlul și somația, cum cere art. 387 și 388 pr. c. De altfel, după principiile din dreptul comun, dacă această comunicare trebuia făcută moștenitorilor unei succesiuni, numai ei o pot ridica, nu și alte părți din proces.

2. Potrivit art. 7 și 18 din aceeași lege hotărârea de consolidare odată executată este opozabilă oricui, astfel că orice vițiu de formă sau fond ar cuprinde dânsa, nu mai poate fi pus în discuțiune după executarea ei, nici chiar de proprietarul terenului, deși conf. art. 3 dacă acesta nu a fost citat, hotărârea nu-i este opozabilă. Dispoziția din art. 3 se referă numai la cazul când hotărârea nu este executată.

Curtea,

Ascultând citirea raportului făcut în cauză de D-l Președinte G. Buzdugan:

Pe D-l avocat Vasile Cancicov în combateri cu cheltuieli de judecată.

Deliberând,

Având în vedere decizia Curții de Apel din București din care se constată că Societatea Româno-Americană a cerut și obținut prin hotărârea No. 35/905 între altele, consolidarea terenurilor de 3625 m. p., 2370 m. p. și de 1 hect. 7120 m. p. față de concedenții Ilinca Stanciu I. Florea, Alexe I. Florea, Dumitru I. Florea și Stan Dinu Preda; că această hotărâre a fost executată prin punerea în posesie a Societății Româno-Americană la 21 Septembrie 1907, iar la 2 Octombrie 1907 s'a încheiat ultimul act de executare de Președintele tribunalului conform art. 403 pr. civ.; că la 15 Aprilie 1915 recurenta Voica Stoica Stratina, Ilinca Marin Toma și William I. Funell, cari obținuseră concesiunea aceluiași terenuri, fac contestațiune pentru anularea executărei din 1907 pe motivele:

1) Că consolidarea s'a făcut fără citirea lor deși sunt posesori de fapt și proprietari fonciari;

2) Pentru că concedenta către Societate fiind încetată din viață la data executărei, nu s'a îndeplinit formalitatea din art. 398 pr. civ. de a fi puși în cauză moștenitorii, și;

3) Pentru că consolidarea a fost obținută prin fraudă într-un cânt nu concedenta ci altă persoană era proprietarul aparent;

Având în vedere că Curtea de Apel a respins contestațiunea ca inadmisibilă atât din punctul de vedere al dreptului comun, contestațiunea fiind introdusă după 8 ani de la încheierea ultimului act de execuțiune prevăzut de art. 403 pr. civ., cât și din punctul de vedere al art. 7 din legea specială de consolidare, care a dat hotărârei de consolidare executată un caracter de opozabilitate față chiar de adevăratul proprietar rezervând acestuia numai dreptul, când nu a figurat în instanță, de a-și stabili pe cale principală quantumul real al redevenței ce i se cuvine;

Având în vedere că recurenții au invocat pentru casarea deciziunii Curții de Apel, violarea art. 398 pr. civ. prin aceea că la data executărei Ilinca, concedenta către Societatea Româno-Americană, fiind încetată din viață, nu s'a îndeplinit formalitatea ce acest articol prevede de a se comunica moștenitorilor titlul ce se execută; că, Curtea de Apel nedisputând acest motiv al contestațiunii a comis și o omisiune esențială;

Considerând că art. 8 din legea de consolidare a modificat sistemul de executare din dreptul comun, prevăzând că executarea se face fără comunicarea titlului și somații prevăzute de art. 387 și 388 pr. civ.; că de altfel chiar dacă formalitatea comunicării titlului în persoana moștenitorilor s'ar mai cere și în această materie specială, încă recurenții nu au calitatea de a se prevala de nulitatea executărei, dânsii nefiind moște-

ntorii în interesul cărora legea a prescris îndeplinirea acestei formalități;

Că dar Curtea de Apel nu a violat art. 398 pr. civ. și nu a făcut nici o omisiune esențială;

Având în vedere că, în al doilea rând recurenții invocă violarea art. 7 și 18 din legea de consolidare prin aceea că Curtea de Apel a înlăturat toate faptele propuse în dovedirea fraudei cum ar fi că concedenții nu au posedat nici odată, că dânsii nu au fost citați ca proprietari fonciari și că nu s'au îndeplinit formele pentru abilitarea unor concedenți cari erau minori;

Considerând că odată ce hotărârea de consolidare a fost executată, este opozabilă ori cui, conform art. 7 din lege și prin urmare ori-ce vițiu de formă sau de fond ar atinge acea hotărâre nu mai poate fi pus în discuțiune după executarea ei; că dacă art. 3 din aceeași lege, prevede că hotărârea de consolidare, dată fără citirea proprietarului fonciar, nu-i poate fi opozabilă acestuia, sancțiunea acestei dispozițiuni presupune cazul că o astfel de hotărâre, neregulat obținută, nu a fost executată, căci numai astfel se pot concilia dispozițiile art. 3 și 7 din legea în discuțiune; că în speță contestațiunea recurenților fiind introdusă posterior executărei, ori-ce discuțiune asupra valabilității hotărârei este inadmisibilă;

Considerând în fine că Curtea de Apel mai constată că neîndeplinirea formalităților de procedură mai sus arătate nu pot să constituie nici elemente de fraudă; că această constatare fiind de fapt, scapă de ori-ce control;

Că prin urmare, mijloacele de casare astfel cum au fost dezvoltate, nu sunt întemeiate și recursul câtă să fie respins.

Pentru aceste motive, Curtea, respinge etc.

NOTA. — A se vedea, în ce privește punctele rezolvate de Inalta Curte prin decizia de mai sus, interesanta monografie publicată de d-l avocat N. G. Marincescu ca nota la jurnalul Trib. Prahova s. I No. 2448/920, în *Curierul Judiciar* No. 3 din 1921, pag. 40 și urm.

ISCOD

CURTEA DE APEL DIN BUCUREȘTI SECȚIA IV

Audiența dela 3 Ianuarie 1920.

Președinția d-lui AL. DEM. OPRESCU, Președinte

Ion Niculescu cu Regia Monopolurilor Statului

Deciziunea civilă No. 6

Hotărâre achitătoare în penal. — Acțiune civilă introdusă înaintea instanțelor civile. — Autoritate de lucru judecat. — Dacă există, când acțiunea civilă își are origina în alt fapt generator? — Soluție afirmativă. — Art. 11 pr. penală.

Conform art. 11 pr. pen. hotărârea achitătoare include părței civile orice cale înaintea instanțelor civile, când acțiunea civilă decurge direct din același fapt, care a făcut obiectul achitărei înaintea instanțelor represive, fie că faptul imputat nu avea ființă, fie că cel ce l'a comis nu era răspunzător.

De câte ori însă o acțiune introdusă înaintea instanțelor civile are cauza ei generatrice într'un altul decât acela care a format obiectul achitărei în fața instanțelor penale, hotărârea achitătoare nu poate avea înrăurire asupra acțiunii civile

introduse în urmă, căci nu poate avea autoritate de lucru judecat.

Curtea,

Asupra opozițiunii făcută în contra deciziunii civile No. 57/918 a acestei Curți, precum și a apelului introdus de numitul în contra sentinței Tribunalului Ilfov, secția II C. C. No. 48/917, prin care a fost obligat să plătească Regiei Monopolului Statului suma de 6834 lei, iar aceasta să plătească numitul apelant suma de lei 1648 bani 55.

Având în vedere că din actele aflate în dosar, din concluziunile orale și scrise ale părților se constată în fapt următoarele :

În anul 1907 aponentul I. Niculescu funcționar în calitate de Casier la manufactura de tutun «Belvedere» din București și în luna Mai același an făcându-i-se verificarea gestiunii de către Inspectorul financiar Mihail Vulcănescu i s'a găsit o lipsă de 6834 lei 24 bani, actele fiind înaintate parchetului acesta a deschis acțiunea publică contra sa pentru delictul de delapidarea de bani publici prevăzut și pedepsit de art. 140 c. p.

c. Tribunalul Ilfov, secția I C. C. prin sentința No. 116/912, constatând că nu sunt probe de culpabilitate în contra numitului că și-ar fi însușit suma menționată și că banii ar fi putut fi sustrași printr'o simplă neglijență a sa de către subalternii săi contabilul Milcoveanu și sub-casierul Bărbuțeanu, la achitat, iar în ce privește despăgubirile civile, Tribunalul a ordă Regiei Monopolului Statului 1 leu drept daune morale, atât cât ceruse prin adresa No. 11582/910, rezervându-i dreptul a face acțiune pe cale civilă pentru obținerea daunelor materiale.

În contra zisei sentințe Regia a făcut apel, în urmă însă, și l'a retras, intentând la 11 Mai 1912 acțiune civilă contra lui I. Niculescu și cerând obligarea lui, în baza art. 5 paragr. 2 din legea pentru administrarea și exploatarea monopolurilor Statului, la plata sumei de 6834 lei 42 bani cu care din cauza neglijenței sale Regia a fost păgubită, acțiune, la care I. Niculescu a prezentat la rândul său, o cerere reconvențională spre a fi obligată Regia să-i restituie garanția depusă în bani și efecte în sumă de 1648 lei, 55 bani.

Tribunalul Ilfov, secția II-a prin sentința civilă No. 48/917 a admis ambele acțiuni; I. Niculescu însă fiind nemulțumit de această sentință a declarat apel care i s'a respins ca nesustținut prin decizia No. 57/918 în contra căreia, apoi a declarat opoziția de față.

Având în vedere că oponentul I. Niculescu, fără a tăgădui lipsa sumei din casă, a invocat ca singur mijloc de apărare, pe care la prezentat și înaintea Tribunalului, finele de neprimire al acțiunii îndreptată în contra sa bazat pe dispozițiunile art. 11 al. 2 pr. pen., susținând că prin acest text de lege dispunându-se că hotărârea achitătoare închide părții civile orice drum de judecată înaintea tribunalelor civile și el găsiindu-se într'o asemenea situațiune, nu mai poate să fie urmărit și obligat astăzi relativ la o sumă pentru care instanțele respective l'au achitat.

Având în vedere că finele de neprimire invocat este nefondat, de oare-ce, dacă prin dispozițiunile edictate de menționatul art. 11 hotărârea achitătoare închide părții civile ori ce drum înaintea tribunalelor civile, aceasta însă presupune ipoteza când acțiunea civilă ar decurge direct din același fapt care a făcut obiectul achitărei înaintea instanțelor represive cu care ocaziune s'a constatat ori că faptul imputat cui-va n'a avut ființă, ori că cine-va nu poate fi răspunzător de acest fapt, căci numai într'un asemenea caz se poate susține, cu drept cuvânt, că hotărârea achitătoare în penal are autoritate de lucru judecat și că efectele ei, în mod necesar se întind și asupra civilului pentru a se evita hotărâri contradictorii.

Că ori de câte ori o acțiune introdusă înaintea instanțelor civile, are cauza ei generatrice într'un fapt altul de cât acela care a format obiectul achitărei în fața instanțelor penale, de atâtea ori hotărârea achitătoare nu mai poate avea înrăurire asupra acțiunii civile introdusă în urmă și nu se mai poate susține că constituie un finele de neprimire la aceasta.

Având în vedere că principiile de mai sus au fost formulate în mod expres și special în ce privește delictul de

delapidare de bani publici și prin art. 15 din legea contabilității generale a Statului în care se spune că, contabilii mănuiitori de bani publici, pe lângă răspunderea civilă rezultând din delictul de delapidare ce ar fi comis, mai au, independent de ori-ce delict o răspundere absolută pentru ori-ce deficit constatat în sarcina lor, neputând fi descărcați, sub nici un cuvânt, nici chiar sub acela că li s'au furat sau pierdut banii, afară de nu vor justifica că furtul sau pierderea au provenit dintr'o cauză de forță majoră bine constatată, care se apreciază numai de Curtea de Compturi sau de altă autoritate chemată să verifice și să aprobe în mod definitiv gestiunea; cu alte cuvinte, legea contabilității generale a Statului, consacra principiul, că chiar dacă un contabil nu este vinovat de delictul de delapidare, el este răspunzător pentru deficitul provenit din cauza neglijenței sale.

Având în vedere că, în speță, față de principiile de mai sus, rezultă că apelantul I. Niculescu de și a fost achitat de instanțele penale pentru delictul de delapidare de bani publici, că, cu rea credință și-ar fi însușit banii Regiei, totuși el poate fi chemat la răspundere pe cale civilă pentru că prin neglijență și lipsa sa de priveghere a fost cauza unui deficit bănesc în prejudiciul Regiei Monopolului Statului, căci faptul imputat de ași fi însușit cu rea credință suma de 6834 lei 42 bani, care a format obiectul judecății penale este cu totul distinct de neglijența ce i se impută azi pe cale civilă.

Având în vedere că, din considerațiunile de mai sus rezultând că finele de neprimire fiind neintemeiat, iar în fond deficitul de 6834 lei 42 bani, fiind constatat în sarcina apelantului I. Niculescu după cum se stabilește prin sentința Tribunalului ale cărei motive Curtea le admite nefiind cu nimic combătute astăzi, urmează ca opoziția și apelul numitului să fie respinse.

Având în vedere și cererea de cheltueli de judecată formulată de Regia Monopolului Statului, Curtea apreciind le fixează la suma de două sute lei și obligă pe apelantul I. Niculescu a le plăti.

Pentru aceste motive, în virtutea legii, Decide: respinge, etc.

(ss) *Al. Dem. Oprescu, A. Juca, I. Coandă.*

Opiniune

In fapt Ion Niculescu, funcționar la Regia Monopolurilor Statului, a fost dat în judecată corecțională pentru că în calitate de Casier al manufacturii de tutun Belvedere, ar fi delapidat suma de lei 6834 bani 42, Tribunalul Ilfov, secția I-a prin sentința No. 116/912, a achitat pe Niculescu în lipsă de probe și a rezervat Regiei ca pe cale civilă să și valorifice drepturile în contra lui pentru suma arătată mai sus, ținând seamă de o adresă anterioară aflată la dosar, prin care acesta declară că rămâne în instanță numai pentru daune morale, cu toate că reprezentantul său a pus concluziuni atât pentru condamnare cât și pentru acordarea despăgubirilor civile. În contra acestei sentințe Regia a făcut apel, dar la una din înfățișări înaintea Curții și la retras cu declarația că voește a se despăgubi de daune pe cale civilă.

Intentând acțiune civilă pentru obligarea lui Niculescu la suma de 6834 lei 42 bani, acesta a făcut cerere reconvențională pentru ca Regia să-i restituie garanția ce o depusese ca funcționar în valoare de lei 1850, și tribunalul Ilfov, secția II-a, prin sentința civilă No. 48/917, a admis atât acțiunea principală de daune intentată de Regie, cât și cererea reconvențională a lui Ion Niculescu. În contra acestei sentințe Ion Niculescu a îndreptat apel care fiind respins ca nesustținut urmează a fi judecat astăzi în urma opoziției ce a introdus, numai în ce privește suma de 6834 lei și 42 bani, la cari a fost condamnat față de Regie.

In drept. Apelantul Ion Niculescu, susține că sentința No. 116/912, a Tribunalului Ilfov, secția I, rămasă definitivă, achitându-l în lipsă de probe de faptul de delapidare de bani, el nu mai poate să fie obligat la plata despăgubirilor cerute de Regie, de oare-ce art. 11 pr. penală închide calea Regiei de a mai formula asemenea pretențiuni; că și Regia pretinde că nu poate fi chestiune de autoritatea lucrului judecat, întru cât tribunalul nu s'a pronunțat și asupra daunelor civile, lăsând ca quantumul lor să facă obiectul unei

acțiuni separate din partea Regiei, ceea-ce aceasta a făcut.

Potrivit art. 11, pr. penală, hotărârea absolutorie sau condamnatoare în materie penală, nu împedecă pe partea vătămată care n'a luat concluziuni în instanță, de a exercita acțiunea sa privată înaintea tribunalului civil competent, pe când hotărârea achitătoare închide părții civile ori-ce drum de judecată înaintea tribunalelor civile.

Din conținutul acestui text de lege, rezultă că ori de câte ori instanța penală constată nulpabilitatea cuiva, sau existența unui fapt prejudiciabil dar nepedepsit de lege, dreptul părții vătămate de a fi despăgubită de daunele ce i s'au cauzat, poate fi formulat fie odată cu constatarea aceluși fapt, fie pe cale separată înaintea instanțelor civile, pe când însă, când faptul imputat nu este dovedit și urmează o sentință achitătoare, partea vătămată nu mai are nici un recurs în stabilirea pretențiilor sale materiale.

Intr'adevăr, rațiunea juridică a acestui principiu constă în aceea că daunele civile sunt consecința stabilirii faptului prejudiciabil și pedepsit penalicește, iar când acel fapt, scapă de cenzura codului penal, autoritatea lucrului judecat se opune și este atinsă atunci când se încearcă pe cale civilă a se stabili ceea-ce nu s'a putut pe cale penală, ca astfel să se obție în acest mod daune interese.

Nu mai în materie criminală și atunci pe baza unui text precis de lege, art. 389 pr. penală, în caz de achitare sau absolvire, acuzatul poate fi obligat la despăgubiri civile, de oare-ce jurații prin verdictul lor de neculpabilitate și pe care nu-l motivează, au puterea de a apăra pe acuzat de criminalitatea faptului, dar prin aceasta ei nu exclud și existența lui materială, care cauzează prejudicii și deci poate da loc la despăgubiri civile.

În speță, apelantul Ion Niculescu, fiind achitat în mod definitiv de instanța corecțională, nu i se mai poate pretinde a răspunde de despăgubiri civile, de oare ce faptul prejudiciabil în baza căruia i se cere a fi răspunzător, nu există nefiind stabilit penalicește și constituind astfel, autoritate de lucru judecat.

Că dacă înaintea tribunalului corecțional părții civile, Regia, care a pus concluziuni atât pentru condamnare la pedepsă cât și pentru acordarea despăgubirilor civile, tribunalul i-a rezervat dreptul asupra despăgubirilor să facă acțiune separată, aceasta nu poate schimba întru nimic principiul de drept enunțat mai sus, că în caz de achitare partea civilă are închisă calea de a mai formula vre-o pretențiune.

Dacă instanța penală înaintea căreia partea civilă a figurat și a pus concluziuni, nu s'a pronunțat asupra cererii sale de despăgubiri, nu poate naște pentru partea civilă alt drept de cât de a ataca pe căile indicate de lege, apel, recurs, sentința dată cu călcarea legii, și dacă nu a voit a uza de beneficiul acestor căi, ori-ce alt drum îi este închis pentru stabilirea drepturilor isvorâte din faptul dedus acelei instanțe, pentru care inculpatul a fost achitat.

Însă și Regia Monopolurilor Statului a înțeles a uza de calea dată de lege: apelul la Curte, pentru a și valorifica pretențiunile sale, în contra celor hotărâte de tribunal și, ca dovadă, este că a făcut apel la Curte, apel pe care în urmă l'a retras.

În ori-ce caz tribunalul ca instanță penală nu era ținut să vadă de cât dacă există sau nu delict penal și odată ce constatând lipsa completă de dovezi, a achitat pe inculpat, nu poate de cât să respingă cererea părții civile de despăgubiri potrivit cu dispozițiunile art. 11 pr. c. penal.

Rezervând Regiei reclamante, calea acțiunii civile, a făcut ceea-ce legea nu-i îngăduie și prin aceasta nu i s'a creat nici un drept la o acțiune civilă întemeiată pe rezerva făcută de tribunal.

Susținerea părții civile că avocatul său nu avea mandat să pună concluziuni decât pentru despăgubirea pagubei morale, întru cât pentru cea materială, se făcuse rezervă prin adresa aflată la dosarul tribunalului, nu este întemeiată, în prim rând, pentru motivul că avocatul său când a pus concluziuni pentru despăgubiri fără nici o rezervă, avea mandat în puterea căruia s'a prezentat și i se da dreptul a face întruoga sa apărare, iar în al doilea rând, pentru motivul că, urmărirea daunelor suferite de partea vătămată din un fapt penal, este prescrisă de lege și se face potrivit art. 11 pr. penală, când este vorba de delict sau conform art. 389 pr.

c. penal, când este crimă, și nici un text de lege nu proscrie dreptul părții civile de a urmări realizarea pretențiilor sale pe două căi diferite, una penală și alta civilă, pentru daunele isvorâte din un același fapt, după cum împarte daunele sale, în morale și în materiale, ceea-ce face Regia Monopolurilor Statului.

Este adevărat că existența daunelor morale și materiale nu poate fi tăgăduită dar numai ca obiect de apreciere în fixarea unei sume de bani, iar nu ca un drept de a fi urmărirea separat pe cale penală și civilă.

Pentru aceste motive, suntem de părere a se admite opoziția și apelul, etc.

(ss) N. Bădescu-Roșiori, I. Dimancca.

NOTA. — Avem a face câte-va observații asupra acestei jurisprudențe, atât în ce privește sentințele Tribunalului S. I și S. II Hfov, cât și în ce privește decizia Curței și a opiniei separate la această decizie.

De la început vom spune, că în special sentința Trib. S. I c. c. este nejuridic dată și e de remarcă cum o greșită aplicare a legii, făcută la începutul unei judecăți, pricinuește o întârziere așa de mare în regularea unui litigiu, de altfel foarte simplu. Căci suntem convingși, dacă Trib. S. I-a făcea o bună aplicare a art. 11 pr. p. și a altor principii de drept, clare și precise, despre cari vom vorbi mai la vale, acest proces nu ar fi durat 13 ani (1907—1920), ca să ajungă de abea la o pronunțare a instanței de apel, putând încă dura și mai mulți dacă se face recurs, proces care se prezintă de altfel de o simplitate ireductibilă: două părți numai și un fapt prejudiciabil, născând daune — interese, rezolubile în același timp cu judecarea calificării penale a faptului. —

În speță ce avem? Pretinsa victimă (Regia) denunță un fapt parchetului, constituindu-se parte civilă, susținând alături de ministerul public condamnarea prevenitului și despăgubirea sa. Nu se poate speța mai simplă.

Care ar fi principiile de drept, care călăuzesc judecata în acest caz?

Din articolele 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10 și 11 pr. p. rezultă următoarele principii fundamentale:

1) Intervenția părții lezate într-o judecată penală nu poate avea alt scop decât dezdănnarea sa pentru prejudiciul cauzat din faptul comis.

În adevăr, orice fapt prejudiciabil poate avea două fețe, după care poate fi calificat din două puncte de vedere: din punctul de vedere penal și atunci rolul urmării și a susținerii pedepsirii e atribuit numai ministerului public (art. 4 pr. p.); al doilea, poate fi calificat din punctul de vedere al daunelor civile, și pentru ajungerea acestui scop rolul de urmărire îl are numai partea lezată (art. 3 pr. p.) îndeplinindu-și acest rol fie denunțând faptul, fie alipindu se urmării ministerului public, dar în ambele cazuri declarând formal că se constituie parte civilă (art. 5 și 6 pr. p.)

Prin această constituire, partea lezată câștigă dreptul de litigantă în proces, câștigă dreptul de a duce în proces toate mijloacele sale de susținere deduse din faptul prejudiciabil în scopul unic de a se desdauna.

În acest scop ea are dreptul de a invoca toate legile de drept civil (art. 998, 999 c. c., legea contabilității generale în speță, etc.) pentru a și proba prejudiciul.

Judecătorul penal are dreptul și obligațiunea de a întoarce faptul pe toate fețele sub raportul calificării lui și o nouă urmărire penală pentru același

fapt sub o nouă calificare nu e posibilă. Iată ce zice Garraud în această privință¹⁾: «L'autorité des jugements ou arrêts rendus en matière de police simple ou correctionnelle s'applique au fait même et non simplement à la qualification qui est donnée à ce fait dans la poursuite et le jugement,.... Car le tribunal saisi de la prévention est dans le droit et dans l'obligation d'examiner toutes les circonstances du fait, toutes les qualifications dont il était susceptible....»

Le ministère public a le devoir de tout pour-suivre, le tribunal celui de tout juger; la sentence, devenue inattaquable, épuise définitivement le droit d'action publique».

La rândul său, partea lezată, are dreptul de a aduce în instanță penală, odată ce a declarat formal că se constituie parte civilă, toate mijloacele sale de apărare, a epuizat și a invoca toate legile, cari îi permit realizarea cererii sale.

II) Odată victima constituită parte civilă în instanța penală, nu poate să și mai urmărească dreptul său de daune — interese dinaintea instanței civile; principiul tradițional *electa una via* se opune. Ea a avut dreptul larg de apărare dinaintea instanței penale, cărei instanțe legea i-a prorogată competența și la judecarea daunelor civile, judecând care poate și e obligată s'o facă la orice instanță civilă, bazându-se pe toate mijloacele de apărare invocate și deduse din faptul material.

Dacă partea civilă, dinaintea acestei instanțe, a omis câte-va capete de cerere, deduse din faptul prejudiciabil, se presupune a fi renunțat definitiv la ele, cum ar fi renunțat în asemenea caz și dinaintea unei instanțe civile.

Consecința logică dar este, că instanța penală nu poate să judece pentru partea civilă o parte din daunele sale civile și pentru o altă parte să-i rezerve dreptul de a se judeca dinaintea instanței civile; principiul *electa una via*, repetăm, se opune; când partea lezată s'a constituit parte civilă, s'a înțeles că și-a luat obligațiunea de a și susține cererea în daune civile în tot cuprinsul ei, așa cum o pretinde, dinaintea unei singure instanțe, obligațiune care se află la baza principiului *electa una via* și prin urmare nu-i e permis de a împărți daunele sale civile în morale, materiale, etc. deduse din același fapt material și a purta pe prevenit pe la diferite instanțe după capriciul împărțirii felurilor daunelor sale. — Și-a ales instanța penală? Dinaintea sa trebuie să și epuizeze tot aparatul său de argumentare legală, bazat pe faptul material (perderea banilor în speță); iar instanța penală, tocmai din cauza principiului *electa una via*, nu poate să rezerve părții civile judecarea dinaintea instanței civile a unei părți din daunele — interese: după cum judecă tot în materie penală, trebuie să judece tot și în materie de daune-interese, independent de calificarea faptului.

III) Art. 11 pr. p. alin. 2 proclamă în mod cert sistemul prorogării de competență a instanței penale în materie de daune civile, în caz de achitare; dacă în acest caz legea închide părții civile orice drum de judecată dinaintea instanțelor civile, înseamnă că ea trebuie a și realiza cererea de daune dinaintea instanței penale, căci altfel ar rămâne fără realizarea acestui drept, ceea ce echita-

tea nu permite cu nici un preț;²⁾ dar iarăși, dacă partea civilă nu și-a făcut întreaga sa cerere în daune, nu și-a expus întreaga sa apărare dinaintea instanței penale, unde avea dreptul ca parte litigantă, pentru ceea ce nu a cerut se presupune că a renunțat și nu mai poate să poarte pe prevenit într'un nou proces dinaintea instanței civile, nici chiar calificând altfel faptul material, tradus dinaintea instanței penale; art. 11 pr. p. al. 2 zice: *includere oricui drum de judecată înaintea instanțelor civile.*

În adevăr, prevenitul fiind achitat, s'a recunoscut că el nu e responsabil penalmente, dar a rămas răspunderea sa civilă, care dădea dreptul părții lezate de a și formula cererea sa întreaga de daune-interese, iar instanța penală era obligată de a judeca această cerere în întregime și, orice speranță de o altă judecare a acestor daune fiind tăcută neș prin ultimul rând din alin. 2 al. 11 pr. p.

* * *

Punând aceste principii să vedem cum s'a judecat în speță.

Tribunalul S. I. c. c. a recunoscut prorogarea de competență a instanței penale de a judeca cererea în daune interese în caz de achitare; constatăm dar cu bucurie încercarea de îndrumare încă dela 1912 a jurisprudenței române, către adevărata teorie a judecării daunelor interese în caz de achitare, teorie pe care am susținut-o în lucrarea noastră mai sus citată, însă pe care în timp de peste 25 de ani jurisprudența Înaltei Curți române a infirmat-o printr'un sistem contrar (acel a desezizării³⁾; regretăm însă că această instanță (Trib. S. I. c. c.) nu a urmat teoria complet și că în mod nejuridic a admis scindarea judecării daunelor civile în daune morale și materiale, rezervând pentru acestea din urmă, părții civile, dreptul de a și le satisface dinaintea instanței civile și neurmând astfel principial II enunțat mai sus.

Acest sistem greșit de judecare a lovit în echitate, căci partea civilă a rămas cu nesatisfacerea daunelor sale materiale.

Tribunalul S. II c. c. a căutat să obvie la acest inconvenient, dând satisfacție părții civile și acordându-i daunele materiale; echitabil, dar nu juridic.

Această instanță, din punct de vedere juridic, trebuia pur și simplu să refuze părții civile orice judecată de daune interese în contra prevenitului achitat pe baza stabilită limpede de art. 11 alin. 2 pr. p.

Aceeași eroare comite și Curtea de Apel în decizie, călcând principiul *electa una via*⁴⁾ și art. 11

2) Teoria dezvoltată în această privință se găsește în lucrarea noastră: *Observațiuni critice asupra daunelor-interese în caz de achitare și absoluzie.*

3) Astăzi Înalta Curte are jurisprudență stabilită în sensul tezei noastre (sistemul prorogării de competență a instanței penale). Astfel în *Jurisprudența Română* din 19 Decembrie 1920, pag. 301, se găsește publicată Decizia penală No. 1420 din 1 Noiembrie 1920 a Curții de Casație secția II, în care printre alte considerente se află următorul:

Curtea... Considerând că odată ce partea lezată printr'un delict a ales calea penală și s'a constituit parte civilă în fața instanței represive, această instanță are competența să se pronunțe asupra despăgubirilor reclamate, chiar dacă acțiunea publică s'ar fi stins prin ere o cauză recunoscută de lege».

4) A se vedea asupra acestui principiu Trib. Ilfov s. II Curierul Judiciar din 1899 No. 20, pag. 157—158 cu Nota I. N. Cesăreșcu.

al. 2 pr. p.; această decizie e scuzabilă însă, ca și a Trib. S. II c. c., căci prin sistemul greșit de judecare al Trib. S. I s'a lovit în simțul dreptății față de partea civilă, care în mod evident a fost dăunată.

În fine cea mai juridică este opinia separată din decizia Curței, care consacră principiile I și II enunțate mai sus precum și admisibilitatea finelui de neprimire a apelantului pentru a nu fi condamnat la daune civile, când a fost achitat (art. 11 pr. p. alin. 2).

Din considerentul său, în care invocă art. 389 pr. p. credem că are aerul de a spune, deși nu se exprima clar, că instanțele penale corecționale n'ar fi având competența de a judeca și daunele civile, în caz de achitare, daune cerute de partea civilă. Dacă astfel este convingerea ce a inspirat considerentul, să mi se permită a spune că e o contradicție între considerentul acesta și cel precedent, prin care afirmă, juridic de altfel, că partea civilă nu mai are, în caz de achitare, nici un recurs pentru judecarea cererii sale în daune interese; dacă partea civilă nu mai are nici un drum de judecată în acest caz, cum să se despăgubească ea de prejudiciul cauzat, când instanța penală dinaintea căreia s'a constituit parte lili-gantă i-ar refuza judecarea cererii sale?

Cu aceste observațiuni critice asupra opiniei separate din decizia Curței, credem totuși că considerențele sale sunt mai juridice decât cele ale deciziei.

BOGDAN IONESCU

Doctor în drept din Paris, Avocat.

CURTEA CU JURAȚI DIN JUDEȚUL FĂLCIU

Audiența dela 17 Noembrie 1920

Președinția d-lui C. DUMITRESCU, Președinte

Dumitru Simion ș. a. urmăriti pentru tâlhărie

Autoritatea lucrului judecat în criminal. — Jurisdicțiunii de judecată. — Fapt încriminat sub o calificare. — Dacă mai poate fi încriminat ulterior sub o altă calificare. — Art. 383, 361, 362, 363, 157, 158, 187, 188 și 189 p. pen.

Art. 383 p. p. fiind aplicațiunea unei reguli generale după care aceea ce a fost judecat nu mai poate fi adus din nou înaintea unei alte jurisdicțiuni, autoritatea lucrului judecat recunoscută de acest articol nu este specială numai ordonanțelor de achitare date la curtea cu jurați ci, dispozițiunea sa se întinde atât la hotărârile curții cu jurați pronunțând absoluțiunea sau condamnarea, cât și la acelea ale tribunalelor și curților de apel, conștinând fie o condamnare, fie o absoluțiune, fie o achitare.

În materie criminală există lucru judecat nu numai pentru faptul cum el a fost calificat dar, pentru faptul material însuși astfel cum a avut loc, așa că faptul numai poate să facă obiectul unei a doua urmăririi sub o nouă calificățiune, fie că el a fost supus tribunalelor de simplă poliție sau corecțional, fie curți cu jurați și independent dacă instanța de represiune a pronunțat condamnarea, absoluțiunea sau achitarea.

Curtea,

Având în vedere deciziunea Camerii de punere sub acuzare

a curții de apel din Iași No. 121/915, prin care Mihai Drosu, Dumitru Simion și Mihai M. Blăjuță, sunt trimiși în judecata acestei curți acuzați de fapta că în noaptea de 10 spre 11 Iunie 1915, prin rele tratamente exercitate asupra lui Ștefan Lupu i-au răpit, cu cuget de a-și însuși pe nedrept, suma de lei 185 pe care o avea într-o geantă atârnată cu o curea după gât, crimă prevăzută și pedepsită de art. 317 și 318 al. 2 și 4 cp.;

Având în vedere actul de acuzare No. 4226/915 întocmit de d. Procuror general al curții de apel din Iași în executarea sus zisei decizii;

Având în vedere concluziunile d-lui Procuror general care a cerut a se declara stinsă acțiunea publică față de Mihai Drosu, acesta fiind încetat din viață și a se închide dosarul în ceea ce privește pe acuzații D. Simion și M. M. Blăjuță de oarece, aceștia mai fiind judecați pentru acelaș fapt de trib. Fălciu prin sentința corecțională, ei nu mai pot fi aduși din nou înaintea curții; principiul autorității lucrului judecat care rezultă din hotărârea trib. Fălciu opunându-se la aceasta;

Având în vedere că din dos. No. 3207/915 al trib. Fălciu rezultă că partea civilă Ștefan Lupu, reclamând la 10 Iunie 1915, șefului de jandarmi al postului Răducăneni că pe când dormea în ograda i s'a furat de acuzații D. Simion și M. Blăjuță o geantă de pele în care avea suma de lei 185, șeful de jandarmi după ce face cercetările înaintează actele întocmite judecătorii ocol. Răducăneni care, prin cartea de judecată penală No. 1176/915, a condamnat pe acuzați la câte 6 luni închisoare corecțională, pentru faptul de furt prevăzut și pedepsit de art. 308 cp., iar trib. Fălciu prin sentința corecțională No. 1427/915, a respins ca nefondat apelul făcut de acuzați contra hotărârei judecătorii de ocol;

Având în vedere că din dos. No. 965/915 al acestei curți se stabilește că partea civilă Ștefan Lupu, mai reclamând, la 17 Iunie 1915 pentru același fapt și șefului de jandarmi al secției Răducăneni, în urma cercetărilor făcute de acesta, parchetul trib. Fălciu, în vedere că partea civilă mai adăogase în a doua reclamațiune că acuzați când i-au furat geanta cu bani i-a pus o haină în cap și l-au apucat de gât, a deschis acțiunea publică contra acuzaților D. Simion și M. M. Blăjuță cum și contra lui M. Drosu, care rezultă din cercetări că a luat și el parte la fapt, pentru fapta prevăzută și pedepsită de art. 317 și 318 al. 2 și 4 cp., investind pe judecătorul de instrucție al trib. Fălciu cu instruirea afacerii, iar după terminarea instrucției acuzații au fost trimiși în judecata acestei curți;

Considerând că acuzatul M. Drosu, urmărit numai înaintea acestei curți fiind încetat din viață după cum rezultă din extractul după actul său de deces aflat la dosar, potrivit art. 102 p. p., acțiunea publică pornită contra sa trebuie a fi declarată stinsă;

Că în ceea ce privește pe acuzații D. Simion și M. M. Blăjuță în vedere că faptul comis de aceștia pentru care sunt urmăriti înaintea acestei curți a mai fost încriminat într'un prim proces sub calificarea de furt, infracțiune prevăzută și pedepsită de art. 308 c. p. și care s'a judecat de trib. Fălciu după cum s'a aratat mai sus, urmază a examina dacă acest fapt mai poate fi adus ulterior înaintea acestei curți sub calificarea de tâlhărie, infracțiune prevăzută și pedepsită de art. 317 și 318 al. 2 și 4 c. p.;

Considerând că principul autorității lucrului judecat își găsește aplicațiunea și în criminal ori de câte ori o hotărâre pronunțată de o jurisdicțiune statuând în materie penală este invocată înaintea unei alte jurisdicțiuni, care armează să statueze tot în materie penală;

Considerând întrădevăr că în ceea ce privește hotărârile jurisdicțiunilor de judecată, art. 383 p. p. prevăzând că orice persoană achitată după lege, nu va mai putea fi apucată nici acuzată pentru același fapt prin aceasta, vorbitul articol recunoaște autoritatea lucrului judecat ordonanței președintelui curții cu jurați care pronunță achitarea acuzatului;

Considerând că art. 383 p. p. fiind aplicațiunea unei reguli generale după care aceea ce a fost judecat în mod definitiv nu mai poate fi adus din nou înaintea unei alte jurisdicțiuni, autoritatea lucrului judecat recunoscută de acest articol nu este specială numai ordonanțelor de achitare date la curtea cu jurați ci, dispozițiunea sa se întinde atât la hotărârile curții cu jurați pronunțând absoluțiunea sau condamnarea

cât și la senințele și deciziunile tribunalelor și curților de apel, conținând fie o condamnare, fie o absoluțiune, fie o achitare ;

Considerând că deși codul de procedură penală nu prevede condițiunile cerute pentru ca o hotărâre criminală să fie investită cu autoritatea lucrului judecat, față cu o a doua urmărire penală, cu toate acestea, regula celor 3 identități cerută în materie civilă este necesară, și în materie penală astfel că, întocmai ca și în materie civilă autoritatea lucrului judecat nu poate fi invocată în materie criminală de cât dacă există identitate de obiect al urmăririi (pedepsirea persoanei urmărită), identitate de cauză (faptul incriminat care servă de fundament al acțiunii publice) și identitate de părți (urmăritorul și persoana urmărită) ;

Considerând că identitatea de obiect există totdeauna în materie penală de oarece, în orice urmărire penală instanțele judecătorești trebuind a pronunța în mod obișnuit pedeapsa ce merită infracțiunea cu a cărei judecare au fost investite, de aci rezultă că două urmărituri penale conțin în regulă generală din punctul de vedere penal același obiect. În specie, tribunalul Fălciu care a fost investit mai întâi cu judecarea faptei comisă de acuzați, pronunțându-se asupra culpabilității acestora prin aplicarea unei pedepse, principiul autorității lucrului judecat din punctul de vedere al identității obiectului procesului se opune de a se mai pronunța o altă pedeapsă pentru faptul pentru care acuzații au fost condamnați ;

Că de asemenea există și identitatea părților, partea urmăritoare în ambele procese fiind societatea careia aparține acțiunea publică, care este exercitată prin Ministerul public unul din mandatarii săi, și acuzații care sunt persoanele urmărite ;

Considerând că în materie penală identitatea cauzii acțiunii publice fiind tot una ca identitatea faptului incriminat, fapt care consistă din stabilirea culpabilității persoanei urmărită, a circumstanțelor agravante, a scuzelor etc, în specie, în vedere că acuzații au fost judecați și condamnați de tribunalul corect, pentru fapta pentru care sunt aduși înaintea curței sub o altă calificare decât cea pentru care sunt urmăriti azi, existența identității cauzii celor 2 acțiuni și deci aplicarea principiului autorității lucrului judecat depinde de chestiunea de a se știe dacă un fapt susceptibil de mai multe calificațiuni și care a fost incriminat sub una din ele, mai poate să fie incriminat ulterior sub o altă calificare ? ;

Considerând că în această privință, chestiunea se pune din punctul de vedere când primul proces a avut loc înaintea unei curți cu jurați și, apoi înaintea unui tribunal corecțional sau de simplă poliție ;

Considerând că în prima ipoteză, după o părere se admite, — iar chestiunea s'a pus în practică numai pentru cazul când procesul dela jurați a ajuns la o achitare, — că o nouă urmărire este cu putință înaintea unui alt tribunal din cauza unei noi calificațiuni dacă a doua calificare se sprijină pe elemente noi nerelevante și apreciate la prima urmărire. Se susține pentru justificarea acestei opinii că codul din 3 brumar anul IV (art. 374 și 379) care a precedat actualul cod de procedură penală, obligând pe președintele curței cu jurați a supune acestora fapta cu toate calificațiunile sale iar nu numai cu calificarea din actul de acuzare, din această cauză fapta care a făcut obiectul primei urmăririi nu putea să mai dea loc sub acest cod la o altă urmărire cu o nouă calificare. Actualul cod de procedură penală însă prin art. 361, 362 și 363 obligă pe președintele curții cu jurați a supune juraților faptul incriminat așa cum a fost calificat prin actul de acuzare cu circumstanțele cuprinse în act și a pune chestiuni asupra circumstanțelor agravante ce ar rezulta din debateri cum și asupra scuzelor invocate de acuzat, fără a-l obliga de a pune chestiuni asupra noilor calificațiuni la care ar da naștere fapta. De aci, prima părere conchide că, de vreme ce codul de procedură penală, prevede în mod facultativ pentru preșident de a întreba pe jurați de fapt sub o nouă calificare, iar nu obligatoriu cum erea sub codul din brumar, juriul are a se pronunța azi nu atât asupra faptii materiale cu toate calificările de care este susceptibilă ca sub codul din brumar dar, chiar asupra faptii cu calificarea dată prin actul de acuzare, așa că, numai pentru această calificare există lucru judecat ;

Că după o altă părere să admită că există lucru judecat pentru toate calificările ce ar putea să primească f'ptul incriminat după cum s'a admitea și sub codul din brumar, reținând aceasta din împrejurarea că sistemul actualului cod de procedură penală relativ la calificările neconținute în actul de acuzare, contrariu interpretării primei păreri, este același ca în codul din 3 brumar anul IV ;

Intrădeavăr, susținătorii primei păreri pentru a ajunge la concluziunea că sub actualul cod de procedură penală, fapta poate forma obiectul unei noi urmăririi sub o altă calificare, întemeindu-se pe sistemul codului din 3 brumar anul IV, interpretează în mod greșit dispozițiunea acestei legislațiuni cu privire la noile calificațiuni, în sensul că ea ar fi prevăzând sub pedeapsă de nulitate obligațiunea prezidentului curței cu jurați de a se pune Juraților chestiuni și asupra calificațiunilor neprevăzute în actul de acuzare. Din potrivă art. 379 din vorbitul cod, dispunând ca prezidentul curței cu jurați, putea, avea facultatea, de a întreba în mod subsidiar pe jurați despre fapt sub orice calificare, prin aceasta, codul din brumar anul IV nu prevedea sub pedeapsă de nulitate interogarea juraților asupra calificațiunilor neconținute în actul de acuzare. În cazul acesta, punerea chestiunilor pentru noile calificațiuni fiind facultativă pentru prezidentul curței cu jurați întocmai ca și sub actualul cod de procedură penală care, păstrează aceeași dispozițiune, art. 361, 362 și 363 pr. p. privitoare la noile calificațiuni trebuiesc deci să aibă și sub actualul cod de procedură criminală înțelesul pe care art. 374 și 379 corespunzătoare din codul din brumar anul IV, l'au avut sub acest cod adică că fiind facultativ pentru prezidentul curței cu jurați de a pune chestiunea juraților asupra diferitelor calificațiuni la care ar da naștere faptul incriminat, prin aceasta curtea cu jurați de îndată ce a fost investită cu faptul incriminat a fost investită cu toate calificațiunile pe care le ar mai putea primi, iar ca consecința fapta care a făcut obiectul primei urmăririi sub calificarea din actul de acuzare nu mai poate să dea naștere la o altă urmărire cu o nouă calificare. De aci, fiindcă o nouă urmărire sub o nouă calificare nu este posibilă sub actualul cod de procedură penală ast-fel după cum nu erea aceasta cu putință nici sub codul din brumar anul IV, trebuie ca prezidentul curței cu jurați să pue juriul în situațiune de a se pronunța asupra tuturor calificațiunilor ce ar rezulta din debateri. O altă dovadă că sistemul codului de procedură penală cu privire la noile calificațiuni este cel admis de ultima părere, mai rezultă din art. 383 pr. p. Acest articol ca și art. 426 din codul brumar anul IV, prevăzând în mod general că acuzatul achitat nu va mai putea fi apucat nici acuzat pentru același fapt, de asemenea are în vedere faptul material cu toate calificările la care el ar da naștere, iar nu faptul ast-fel cum a fost calificat prin actul de acuzare ;

Considerând că în ipoteză în care primul proces a avut loc înaintea unui tribunal corecțional sau de simplă poliție, susținătorii primei păreri iarăși admit că și în acest caz art. 383 pr. p. nu se opune la o nouă urmărire sub o altă calificare pentru același fapt material pentru care s'a pronunțat achitarea de către un tribunal ;

Că dupe cum s'a arătat mai sus, chestiunea admiterii unei noi urmăririi a faptului sub o altă calificare, punându-se în practică numai în cazul când prima urmărire s'a terminat printr'o achitare, partizani acestui sistem nu-l aplică și la cazul când există o condamnare sau o absoluțiune. În aceste cazuri ei susțin că curtea cu jurați trebuind a statua asupra aplicațiunii pedepsei, autoritatea lucrului judecat ar rezulta aci din chiar faptul material apreciat în raporturile sale cu toate legile penale și deci cu toate calificările de care el ar fi susceptibile, iar nu numai din faptul examinat în raport cu calificarea din actul de acuzare ca la achitare, așa că, același fapt pentru care prevenitul a fost condamnat sau absolvit numai poate să fie reluat sub o calificare deosebită. Dar, nici acest raționament nu justifică sistemul primii păreri. Intrădeavăr, curtea cu jurați urmând să pronunțe hotărârea fiindând seamă de verdictul juraților dat de aceștia dupe chestiunile ce le au fost puse de președinte, trebuie deci ca această hotărâre să fie contrară cu răspunsul juraților în raport cu chestiunile puse. De aci rezultă că nu se poate conchide în sensul că este lucru judecat pentru faptul material cu toate calificările pe care el le-ar putea primi, numai

în caz de condamnare sau absoluțiune, ci, urmează ca hotărârea curții să producă acest efect și în caz de achitare de oarece, și acest rezultat este dedus din verdictul juraților și chestiunile puse, în aceleași condițiuni ca și condamnarea sau absolvirea (art. 10 pr. p.) ;

Că însă se admite că același fapt material, astfel calificat, nu poate să dea naștere la o nouă urmărire, când acest fapt a fost supus mai întâiu juridicțiunii corecționale Int. adevăr, din termenii art. 157, 158, 187, 188 și 189 pr. p., rezultă că trib. de simplă poliție și cel corecțional, vor da drumul preveniturii dacă faptul nu este socotit nici delict nici contravențiune de poliție, iar dacă fapta este o infracțiune care ar merita o pedeapsă corecțională sau criminală, tribunalul de simplă poliție și cel corecțional vor trebui să trimită pe prevenit înaintea judecătorului competent. Legea obligând deci în mod determinat tribunalele de simplă poliție și corecționale de a cerceta faptul cu a cărui judecare au fost investite din toate punctele de vedere în care el s'ar prezenta, prin aceasta tribunalele sunt datoare a examina faptul ce le este supus, sub toate calificățiunile pe care el le-ar primi, așa că, în afară de cazul când tribunalele sau declarat necompetente, o nouă urmărire întemeiată pe a altă calificare nu este cu putință. O altă consecință a regulii că tribunalele sunt datoare a examina fapta sub toate calificările de care ea ar fi susceptibilă este că, calificarea faptului dată de ministerul public se poate schimba și în apel, fără ca prin aceasta să se calce nici principiul juridicțiunii cu două grade ;

Că se stabilește deci că regula care cărmuește principiul autorității lucrului judecat în criminal, în ceea ce privește diferitele calificări pe care le poate primi faptul incriminat este că, există lucru judecat nu numai pentru faptul cum el a fost calificat dar, pentru faptul material însuși astfel cum a avut loc, așa că, faptul numai poate să facă obiectul unei a doua urmăriți sub o nouă calificățiune, fie că el a fost supus tribunalului de simplă poliție, fie tribunalului corecțional, fie Curții cu jurați și independent dacă instanța de represiune a pronunțat condamnățiunea, absoluțiunea sau achitarea (P. Lacoste. De la chose jugée, 910 și urm.) ;

Că așa fiind, urmează a dec. de în specie prin aplicațiunea principiilor de mai sus că, faptul preveniturii D. Simion și M. M. Blăjuță, că în noaptea de 10 spre 11 Iunie 1915 prin rele tratamente exercitate asupra lui Ștefan Lupa, i-au răpit cu cuget de a și însuși pe nedrept suma de lei 185 pe care o avea într-o geantă atârnată după gât, pentru care sunt urmăriți înaintea acestei Curții mai făcând obiectul incriminării întrun prim proces sub calificarea de furt, și care s'a judecat de trib. Fălciu prin sentința corecț. No. 1427/915, rămasă definitivă, prin care preveniturii au fost condamnați, el nu mai poate fi adus astăzi în judecata acestei Curții sub calificarea de tâlhărie, de oarece, existând identitate de fapte incriminate, principiul autorității lucrului judecat care rezultă din sentința corecț. No. 1427/915 a trib. Fălciu, se opune la această nouă judecare. Că, prin urmare, Curtea constatând că există lucru judecat pentru faptul material pentru care sunt urmăriți acuzații, astfel cum s'a petrecut el, cată a închide dosarul ;

Pentru aceste motive redactate de d-l Președinte, de acord cu concluziunile d-lui Procuror general, declară stinsă prin moarte a țineea publică privitoare pe M. Drosu și constată că există autoritatea lucrului judecat în ceea ce privește pe acuzații D. Simion și M. M. Blăjuță, dispunând închiderea dosarului.

(ss) C. Dumitrescu, N. Vasiliu și V. Fășie.

NOTĂ. — în fața Curții cu jurați din Fălciu s'a prezintat următoarea speță : X și Y inculpați de furt au fost judecați și condamnați definitiv de către trib. corecțional din Fălciu ; apoi, aceeași inculpați, sub calificățiunea de tâlhărie, rezultând din același fapt material, au fost trimiși din nou de către Camera de acuzare în judecata Curții cu jurați.

Chestiunea ce se pune este : *dacă se poate invoca autoritatea lucrului judecat în acest caz ?*

Dacă inculpații ar fi fost achitați la prima instanță chestiunea nu ar mai fi suferit nici o dis-

cuțiune față cu textul categoric, în această privință, al art. 383 pr. pen,

Toată chestiunea se rezumă prin urmare la aceasta : *dacă și un individ condamnat definitiv* (fie de un trib., fie de o judecătorie) pentru un fapt criminal, mai poate fi supus judecăței pentru același fapt sub o altă calificățiune ?

Înainte de a ne pronunța, trebuie să cercetăm dacă este *același fapt* : după rechizitorul procurorului introductiv de instanță rezultă, că inculpații s'au făcut culpabili de furtul unei geanți cu bani, fapt pedepsit de art. 308 c. p., după actul de acuzare rezultă, că inculpații prin *ajutorul unor rele tratamente* (violențe) exercitate asupra victimei i-a furat o geantă cu bani, fapt pedepsit de art. 317, 318 c. p.

Ca atare din *același fapt unic*, generator (însușirea unei geanți cu bani), a rezultat două calificățiuni, ce cad în prevederile a deosebite articole din condica penală : un *furt simplu* (art. 308 și un *furt calificat* (tâlhăria).

Intr'adevăr *tâlhăria* nu-i decât un *furt calificat* (Vezi în acest înțeles chiar art. 310 c. p. al. 2 ad. finem).

Legiuitorul a procedat la fel cu *omorul simplu*, care fiind săvârșit cu *pândire* sau *preugetare* l'a făcut *omor calificat* sau *asasinat* (Vezi în acest sens textul art. 225, 226, 227, 228 c. p.).

În speța de care ne ocupăm prin urmare, ne găsim în fața unui *cumul ideal de infracțiuni*.¹⁾

Intr'adevăr din *același fapt unic*, a rezultat o crimă, *furtul* (art. 308 c. p.) și o violență însoțită de rele tratamente, cari separat ar constitui un delict (art. 238 c. p.).

Această întrebare însă de *rele tratamente* fiind numai un *nijloc*, o circumstanță, prin ajutorul căreia s'a pertractat faptul principal : *furtul*, legiuitorul a făcut din această împrejurare un *furt calificat* denumindu-l *tâlhărie* sau *jeftuire* în limbajul popular — ; cum a făcut din *furtul* însoțit de *efracțiune*, *excaladare*, *întrebuintare de chei mincinoase*, *furturi calificate* (art. 310, 313, 314, 315 c. p.).

Când prin urmare un fapt unic e generator de mai multe calificățiuni legale, ce cad în prevederile mai multor dispozițiuni penale (exact speța noastră), el trebuia urmărit sub toate calificățiunile de care e susceptibil, însă nu trebuia incriminat decât sub calificățiunea cea mai gravă.

Ministerul public exercită în acest caz o *acțiune unică* în care sunt specificate toate calificățiunile de care este susceptibil *faptul unic*, adică cu toate circumstanțele în care el s'a pertractat—deasemenea și judecătorul de instrucție, ca și Camera de acuzare trebuie să țină seamă de aceste împrejurări.

Mai mult chiar : Instanța de judecată este și ea sesizată de un fapt criminal *in rem*, adică în toată materialitatea lui, cu toate împrejurările de fapt în care s'a comis el, iar nu *in personam*, numai de o calificățiune a lui.

În virtutea acestui principiu, instanța de fond judecând faptul în toată materialitatea lui și condamnând pe inculpat pentru *furt*, nu se mai putea urmări *același fapt* sub o altă calificățiune, căci se opune regula *non bis in idem*.

1) Cfr. asupra acestei chestiuni : *Raphael Rougier*. D'une application de la théorie du concours idéal d'infraction qui forme soit la circonstance d'une autre infraction, soit la circonstance aggravante. *Journal des Parquets* 1905 p. 99 și urm.

Vezi și broșura noastră : *Problema de drept penal*. Teoria cumulului ideal de infracțiuni, p. 29 și urm.

Altfel s'ar viola *autoritatea de lucru judecat*, care se aplică în penal, ca și în civil. Dacă Ministerul public sau judecătorul de instrucție—ar urmări un fapt criminal numai sub o singură calificăție și nu în toată materialitatea lui, în toate circumstanțele de fapt, atunci n'am mai avea nici odată autoritate de lucru judecat în penal, și un delictent ar fi lăsat la fantezia Ministerului public sau judecătorului de instrucție de a-l urmări pentru un acelaș fapt de atâtea ori, decât incriminațiuni ar fi susceptibil—, iar instanțele de fond, să-l pedepsească de atâtea ori pentru același fapt!..

Pentru a evita acest lucru, legiuitorul a pus corectivul că instanțele de judecată sunt sesizate de judecarea unui fapt criminal *in rem*, adică în toate circumstanțele faptului, și au dreptul ca atunci, când faptul a fost rău calificat de Ministerul public sau Camera de acuzare, să-i atribue adevărata calificăție sau toate calificățiunile de care este susceptibil, și să o rețină pe cea mai gravă, iar dacă nu i competentă de a judeca sub noua calificăție, să-și decline competența și să o trimeată autorității în drept.

Privită prin urmare din acest punct de vedere speța dedusă înaintea Curții cu jurați din Fălciu, soluțiunea ce i s'a dat este juridică și bine motivată de distinsul magistrat care a redactat-o.

E. C. DE USARĂ

TRIBUNALUL ILFOV SECȚIA IV CIV. COR.

Audiența dela 13 Octombrie 1920

Președenția d-lui L. ȘTEFĂNESCU, Președinte
Sentința civilă No. 776

Legea timbrului. Timbru mobil. — Acțiune la judecătoria de ocol. — Timbru neanulat prin semnătură sau primul cuvânt. — Nulitatea acțiunii. — (Art. 8 l. timbr.).

Când se va întrebuița timbrul mobil, primul cuvânt al actului se va pune chiar pe timbrul mobil.

În cazul când timbrul se va găsi neanulat în modul arătat mai sus, actul se va considera ca netimbrat.

Tribunalul,

Asupra apelului făcut de Ion Petrescu și Nathalia Petrescu prin procurator d. avocat Alex. Velescu, contra cărții de judecată civilă No. 166/1920 a judecătoriei ocol. VII urban București;

Având în vedere actele din dosar și concluziunile și susținerile părților apelante;

Având în vedere că apelanții astăzi în instanță prin avocatul lor au susținut că acțiunea principală a intimatului este netimbrată, fiindcă nu s'a scris primul cuvânt al acțiunii pe timbru;

Având în vedere că după dispoziția art. 8 din legea timbrului în toate cazurile în cari se va întrebuița timbru mobil, primul cuvânt al actului sau parte din semnătură se va pune chiar pe timbrul mobil, iar în cazul când timbrul se va găsi neanulat în modul arătat mai sus, actul se va considera netimbrat;

Considerând că în speță timbrul atașat pe acțiunea intimatului nefiind anulat cum prevede menționatul text de lege, acțiunea de față este netimbrată și urmează să fie anulată ea atare;

Că prin urmare incidentul ridicat de apelanți este fondat.

Pentru aceste motive, admite incidentul și anulează ca netimbrată acțiunea intentată de intimatul Alex. Vasilescu.

(ss) L. Ștefănescu; I. G. Petrescu.

JUDECĂTORIA OCOLULUI IV BUCUREȘTI

Audiența dela 30 Noembrie 1920

B. Leibovici cu Dumitrescu și Nițulescu

Cartea de judecată civilă No.

Contract de locație. — Obligația locatarului de a menține în folosință pe locatar. — Dreptul de folosință. — Act de vânzare. — Reducere. — Dreptul proprietarului de a îngrădi locul. — Nerespectarea dreptului de folosință. Abuz. — Art. 1073, 1441 și 585 c. civ.

Locatarul este obligat de a trăda locatarului lucrul închiriat și să-l mențină în stare de folosință. Acest drept de folosință nu poate fi redus sau modificat prin actul unei vânzări ce proprietarul ar contracta posterior contractului de locațiune, atâta timp cât acest contract este în vigoare.

Proprietarul are dreptul să-și îngrădească locul său, însă acest drept nu se poate exercita, cu călcarea dreptului de folosință a locatarului.

Judecata,

Asupra acțiunii de față;

Având în vedere actele dela dosar și susținerile părților;

Având în vedere că reclamantul chiriaș, cheamă în judecată pe proprietarii Mihail Dumitrescu și P. Nițulescu pentru că aceștia în mod solidar să fie obligați a dărâma gardul despărțitor ce au construit între bucătăria și camerele de locuit ocupate de chiriaș;

Având în vedere că în fapt lucrurile se prezintă astfel: Bernard Leibovici a luat cu chirie dela proprietarul Mihail Dumitrescu o cameră cu antreu din apartamentul său, și o bucătărie în fundul curței, prin contractul de închiriere încheiat la 15 Apr. 1919. În luna Iunie același an, proprietarul vinde o parte din imobilul său unui oare care P. Nițulescu, iar în Aprilie 1920 cei doi proprietari își despart imobilele lor printr'un gard. După construirea gardului chiriașul se găsește cu camerele de locuit în curtea lui Nițulescu, iar cu bucătăria în aceea a lui Dumitrescu, neputând avea trecere dela bucătărie spre locuință decât prin stradă. Cere ca proprietarii să fie obligați a dărâma gardul și daune;

Având în vedere că în drept, chestiunea ce se pune în prim rând este de a se stabili caracterul juridic al acțiunii de față, pârâții susținând că această acțiune tinzând a stabili un drept de servitute de trecere este inadmisibilă, ca fiind introdusă de o persoană lipsită de calitatea de a introduce asemenea acțiune;

Având în vedere că această acțiune introdusă de locatar nu are de scop stabilirea servituiții pe care o afirmă pârâții, lucru care nu ar fi posibil, de oarece servituițile fiind drepturi reale, nu pot fi stabilite decât de proprietarul fondului, singurul care are exercițiul tuturilor acțiunilor reale cu privire la proprietatea sa, chiar dacă s'ar fi stabilit când era anterior contractului de locațiune servitutea de trecere prin destinația proprietarilor;

Considerând deci că reclamantul nu a introdus acțiunea de față pentru stabilirea raporturilor juridice și de fapt ce ar exista între fondurile ambilor proprietari, ci pur și simplu pentru a-și stabili și revendica exercițiului unui drept al său de folosință; această acțiune nu poate fi considerată decât ca o acțiune personală isvorâtă din art. 1073 și 1441 cod. civil, pentru exercitarea unui drept de creanță bazat pe obligațiunea debitorului proprietar de a lăsa neturburată creditorului locatar folosința imobilului închiriat;

Având în vedere că în conformitate cu art. 1073 și următorii c. civil, debitorul este ținut să-și îndeplinească exact obligațiunile contractuale, iar art. 1420 obligă pe locator a trăda locatarului lucrul închiriat sau arendat, precum și a-l menține în starea de folosință pentru locatar ;

Având în vedere că art. 977 c. civ. și următorii cu privire la interpretarea convențiunilor prevede că interpretările se fac după intențiunea comună a părților iar nu după sensul literal al convențiunei ;

Considerând că atunci când s'a încheiat contractul de închiriere și când reclamantul a luat cu chirie încăperile de locuit și bucătăria, ambele părți nu au avut în vedere folosința izolată a bucătăriei de a camerilor de locuit, ci o folosință așa cum se obișnuiește în practică și singura care are rațiune de a exista, acordând chiriașului și folosința curții cuprinsă între locuință și bucătărie ;

Având în vedere că art. 1441 c. civ. stabilește că dreptul de folosință a locatarului asupra lucrului închiriat nu poate fi redus sau modificat prin actul unei vânzări ce proprietarul ar contracta posterior contractului de locațiune, atâta timp cât acest contract este în vigoare ;

Că în conformitate cu adagiul : «*nemo plus juris*»... nu a putut proprietarul Dumitrescu să transmită cumpărătorului Nițulescu partea din imobil ce a vândut decât grevată de aceleași sarcini pe care le-a avut în momentul cumpărării, deci supusă folosinței chiriașului așa cum a fost prevăzută în contractul de închiriere și pe care noul proprietar este obligat să-l respecte ;

Având în vedere că deși conform art. 585 c. civ. pe care-l invoacă părțile — proprietarul are dreptul să-și îngreudească locul său, acest lucru însă nu este permis decât atâta timp cât constituie exercitiul dreptului de proprietate, iar nu ca în cazul de față unde, prin construirea gardului se aduce o atingere a dreptului de folosință a locatarului și creează ambilor proprietari mai multe drepturi decât avea proprietarul vânzător asupra imobilului său anterior contractului de vânzare ;

Având în vedere că nici argumentul invocat de părți că contractele de închiriere din 15 August 1919 s'ar fi divizat în două contracte distincte în urma vânzării, dintre care unul având ființă între vechiul proprietar și reclamant pentru bucătărie și al doilea între același reclamant ca chiriaș și noul proprietar pentru camerele de locuit, argument tras din faptul că chiriașul plătește chiria divizată celor doi proprietari și că ambii lasă neturburată folosința fiecărei părți din imobil, nu poate duce la respingerea acțiunii, de oarece actul de vânzare nu a putut modifica sau diviza contractul de locațiune atâta timp cât în contract nu se prevede expres acest lucru, și atâta timp cât nu a intervenit un nou acord de voință a părților contractante care să stabilească această modificare ; iar faptul că chiriașul plătește chiria la doi proprietari este pentru motivul, că chiriașul e obligat, în cece privește îndatoririle sale isvorâte din contractul de locațiune față de ambii proprietari, care la rândul lor trebuie să respecte contractul de închiriere așa cum a fost închiriat ;

Pentru aceste motive, Judecata admite acțiunea etc.

Judecător-ajutor (s) *Titus Dragoș*.

NOTA. — Soluțiunea dată prin cartea de judecată reprodușă mai sus e tot atât de echitabilă pe cât de judicios motivată juridicește.

Pus în fața uneia din multele șicane, pe cari proprietarii le fac astăzi chiriașilor, judecătorul

reconstitue împrejurările legale și de fapt spre a putea da dreptăței ocrotirea dreptului.

Problema dedusă înaintea judecăței era următoarea :

Un imobil închiriat este vândut în parte în cursul locațiunii. Închirierea de bună seamă nu încetează ; drepturile celor doi proprietari se mențin asupra quotei părți ce au din proprietatea fostă unică. Din cartea de judecată pare a rezulta că această împărțire a chiriei s'a făcut pe cale convențională între părți. Credem că, în caz de neînțelegere, s'ar fi putut stabili și în justiție.

Cumpărătorul unei părți din imobil înțelege a-și îngreudi proprietatea. E dreptul său conform art. 585 c. civ. Se întâmplă însă că exercitiul acestui drept lovește în dreptul tot atât de legitim al chiriașului de a avea folosința imobilului conform uzului său obișnuit. Într'adevăr, comunicația între casa aflată pe o proprietate și bucătăria rămasă în proprietatea cealaltă fiind împiedicată prin ridicarea unui gard despărțitor, chiriașul nu mai poate trece din casă spre bucătărie decât prin stradă. Neputând ajunge la o înțelegere cu proprietarul, cere ocrotirea justiției.

Instanța de judecată constată în primul rând că acțiunea chiriașului nu e reală fiindcă nu se pretinde o servitute de trecere. Chiriașul nu ar fi avut calitatea a o cere și nici n'ar întruni condițiile spre a o obține.

El cere numai respectarea drepturilor sale derivând din contractul de locațiune. În sprijinul cererii sale el poate invoca următoarele texte din codul civil.

Art. 1420 c. civ. care pune în sarcina locatarului obligația de a preda lucrul și a-l menține în stare de a putea servi la întrebuințarea pentru care a fost închiriat.

Art. 1424 (dacă-l reconstituim conform corespondentului său francez 1723) interzice locatarului de a schimba forma lucrului închiriat.

Art. 1441 care obligă pe cumpărător a respecta locațiunea anterioară vânzării.

Art. 970 dispune executarea cu bună credință a convențiunilor precizând că ele obligă la toate urmările ce echitatea, obiceiul sau legea dă obligației după natura sa.

Art. 977 c. civ. prevede interpretarea convenției conform intențiunei părților.

Art. 1073 dă dreptul la îndeplinirea exactă a obligației, ceea ce poate duce în cazul unei obligații de a nu face, călcată printr'un act arbitrar, de a cere, conform art. 1076 distrugerea a ceea ce s'a făcut.

Soluția speței deduse înaintea instanței e indicat de corobarea activă a acestor texte.

Chiriașul are, în virtutea contractului său de locațiune, dreptul de a se folosi de imobil conform uzului și echității.

Acest drept proprietarul e dator a-l menține integral în tot timpul locațiunii.

Această obligațiune se transmite achizitorului cu orice titlu al imobilului închiriat care nu poate face nici el vreo modificare nu numai a formei imobilului, dar nici a formei, a modului folosinței lui.

Dacă însă, contrariu dreptului și echității, proprietarul face acte contrarii obligațiilor sale, mijlocul de a-l readuce în domeniul legalității depinde de natura actului comis.

Dacă a făcut ceea ce era obligat să nu facă, el poate fi constrâns a distruge ceea ce a făcut ilegal: gardul, în speța de față, un zid ce ar lua lumina chirișului, lucrări ce ar periclita sau îngreuna scurgerea apei sau accesul la imobil etc.

Dacă nu face ceea ce e dator conform legii și convenției, poate fi constrâns fie pe calea daunelor normale sau cominatorii, fie prin autorizarea chirișului de a face lucrările necesare (ex. reparații, procurarea apei, luminei, căldurei) în contul chiriei, fie chiar prin punerea sub sechestru a administrației în acest scop.

Dacă în afară de fundamentul de texte, în limitele căruia e îngrădită argumentarea judecătorului, am dori să găsim un substrat de logică juridică a soluției date, putem considera speța de mai sus drept un exemplu de «abuz de drept» devenind prin depășirea exercițiului normal al dreptului de proprietate și prin impietarea în domeniul altui drept, un act inic și deci de natură a cădea sub prevederile art. 998 c. civil.

Art. 226 c. civ. german prevede că «exercițiul unui drept nu e permis dacă nu poate avea alt scop decât a cauza altuia o daună».

Redacțiunea textului german a fost criticată ca defectoasă; ea ar fi inaplicabilă dacă autorul faptului poate găsi și o altă motivare a acțiunii sale. Dar spiritul dispozițiunii e clar și aplicarea lui jurisprudențială a dat soluții echitabile în cazuri de natura speței noastre fără a mai necesita perifriza juridică de care a fost nevoie în sistemul codului nostru civil.

Sub un sistem sau altul însă se pot găsi întotdeauna texte de drept cari să întemeieze o soluție echitabilă. E datorie judecătorului s'o facă ori de câteori dreptatea jignită bate la porțile dreptului, precum, la rândul nostru, ne îndeplinim o datorie semnaland orice gest care, dând viață legii, îi asigură o aplicare socială, ceea ce e fundamentală menire a judecății și a judecătorului.

31/XII/920

ALEX. VELESCU

A apărut în editura Societății anonime *Curierul Judiciar* București, Rahovei, 5.

Studiu Comparativ de Procedură Civilă de d-l Dr. *Erast Mandicevski*, Consilier la Inalta Curte de Casație. *Prețul 25 lei*

RECENZIE

„Prezidentul Tribunalului“ este valoroasa lucrare a d-lui V. G. Tătaru, Consilier la Inalta Curte de Casație. Cu toate că a doua edițiune a apărut în 1916, socotind totuși anii de război, — sterili în producțiunea juridică — lucrarea apare ca foarte recentă. Bine întocmită, prin metoda ce o urmează, cuprinzând o perfectă sistematizare. „Prezidentul Tribunalului“ în legislațiunea română tratează despre atribuțiunile acestui magistrat, în codul civil și procedura sa, codul de comerț, de procedură criminală, cum și în celelalte legi și regulamente în vigoare. Nici o lucrare nu este mai completă în această privință, ca cea a d-lui Tătaru, și în special procedura de referé, a art. 66 bis, își găsește în afară de latura doctrinală și o aplicațiune din punctul de vedere cel mai practic.

Ori câte elogii am aduce acestei lucrări, nu vom ajunge nici odată să egalăm pe acelea pe care i le-a adus autorului, d-l D. Alexandresco, chiar în prefața volumului sus menționat. Ne mulțumim a trimete pe cititori la rândurile consacrate acestui studiu, de către marele nostru jurist.

A. E. L.

BIBLIOGRAFIE

Journal de Droit International, An. 47, No. 6. Noembrie—Decembrie 1920, sub direcția d-lui Edouard Clunet avocat și membru al Institutului de Drept Internațional din Paris, cu următorul cuprins: Renonciation à telle des clauses générales du Traité de Versailles par l'une des Puissances signataires de Edouard Clunet.

L'ex-Kaiser Guillaume II et l'île de Corfou de Ed. Clunet; precum și diferite analize și extrase cu conținut juridic de d-nii Stemler, Callier, W. Loubat, Th. Paspasian, F. Rigny și alții.

Conferințele dela Baroul de Ilfov

Consiliul de disciplină al Baroului de Ilfov a organizat un ciclu de conferințe ce se vor ține în sala tribunalului Ilfov s. II comercială.

Aceste conferințe se vor ține în fiecare Sâmbătă la orele 5 d. a. în următoarea ordine:

Sâmbătă 12 c., d. Dobrescu, decanul baroului a vorbit despre: *Noua morală în drept.*

Sâmbătă 19 c., d. Istrate N. Micescu va vorbi despre: *Paralela între codul civil francez și german în vederea unificării legislației noastre.*

Sâmbătă 26 c. d. Ionescu-Dolj consilier la Curtea de apel, va vorbi despre: *Classicism, pozitivism, sau eclecticism; cari din aceste doctrine trebuie adoptată în viitorul cod penal.*

Sâmbătă 5 Martie, d. Cezar Parth nu va vorbi despre: *Tehnica și genetica juridică în doctrina dreptului integral.*

Sâmbătă 12 Martie d. Al. Costin, judecător Trib. Ilfov, va vorbi despre: *Partea contributivă a jurisprudenței în elaborarea dreptului privat actual.*

Sâmbătă 19 Martie d. V. Toncescu, membru în consiliul de disciplină, va vorbi despre: *Noua procedură civilă necesară în vederea unificării legislației.*

Sâmbătă 26 Martie d. Const. Xenii, membru în consiliul de disciplină, va vorbi despre: *Noul regim al Dunărei.*

Conferințele sunt publice. D-nii magistrați și avocați cari doresc să țină conferințe în lunile Aprilie, Mai și Iunie vor comunica subiectul d-lui Vasile Toncescu.

REZUMATELE JURISPRUDENTEI

CURȚILOR DE APEL ȘI ÎNALTEI CURȚI DE CASAȚIE

CURTEA DE APEL BUCUREȘTI

SECȚIA III

SECȚIA I

Apelantă: I. Aranca Schahman, prin d. av. N. Stănescu.
Intimat: N. Mischonzuiki, prin d. av. N. Alexandrescu.

Sechestrarea veniturilor imobiliare. — Cauțiune. — Depunerea ei ulterior întentării acțiunii — Nulitatea ei. — Art. 480 al. II și 613 al. I. pr. civ.

Sechestrul este un mijloc pus la îndemâna creditorilor pentru a-și asigura acoperirea creanțelor, însă nu e mai puțin adevărat că el constituie o măsură vexatorie pentru cel ce o suferă lovind de indisponibilitate o parte a patrimoniului său atunci când fără drept ea a fost ordonată; de aceea legiuitorul pentru a apăra și interesele acestuia, a subordonat incuviințarea sechestrării veniturilor imobilului sub darea unei cauțiuni egale cu a treia parte din valoarea creanței reclamate conf. art. 613 al. I și art. 480 al. II pr. civilă, cari trebuie îndeplinite chiar atunci, când se ordonă măsura conservatorie, căci situația părților trebuie să fie privită și judecată în acel moment, așa că depunerea ulterioară a cauțiunii nu poate să aibă vre-o înrăurire și să acopere viciul de care măsura a fost izbită dela început. În acest caz creditorul, pentru apărarea intereselor sale, nu are alt mijloc decât să introducă o nouă cerere, conformându-se prevederilor legii.

Prin urmare, în speță, intimatul neconformându-se prevederilor legii de a depune cauțiunea înainte de cererea sechestrării veniturilor apelantei, contestațiunea se găsește întemeiată. (*Curtea de Apel din București, secția I-a, decizia civilă No. 188 din 2 Oct. 1920, prin care se admite apelul contra sent. 225/920 a Trib. Ilfov secția de Notariat.*)

SECȚIA II

Apelant-reclamant: Petre V. Melencu, prin d. av. Spineanu.
Intimat: Ministerul de Finanțe, prin d. av. Palzologu.

Brevet de băuturi spirtoase. — Retragera lui decătore Ministerul de Finanțe. Recurs la Casație pentru ilegalitate. — Recunoașterea reprezentantului Ministerului de Finanțe că i-a redat brevetul. — Renunțarea recurentului. — Dacă această recunoaștere constituie o probă că actul Minist. de Finanțe a fost ilegal? — Soluție afirmativă. — Daune.

Faptul Ministerului de Finanțe de a retrage brevetul de licența de băuturi spirtoase acordat apelantului, contra căruia acesta a făcut recurs la Înalta Curte de Casație pentru ilegalitate, iar la ziua judecătoarei recursului reprezentantul Ministerului declară că Ministerul acordă iarăși brevetul de licență apelantului, iar acesta ca recurent pe baza acestei declarațiuni și-a retras recursul, implică în sine că actul său este ilegal și că reclamanta-apelantă are drept la daune — din momentul retragerii brevetului și închiderii prăvăliei 6 Aprilie 1913 și până în momentul când i s'a permis redeschiderea prăvăliei 16 Iulie 1913. (*Curtea de Apel București Secția II a, decizia civilă No. 277 din 1 Decembrie 1920, prin care s'a admis acțiunea intentată contra Ministerului de Finanțe.*)

Apelant: Ștefan Ciocărlan, în persoană.

Intimată: Aurelia Alexandrescu, prin d. av. Alexandrescu.

Contract de locație. — Neplata chiriei. — Cerere de reziliere. — Depunerea sumei înainte de 20 Aprilie 1920 prin oferta reală. — Decretul-lege 1420/920. — Dacă piata e bine făcută? Soluție afirmativă.

Simpla depunere a banilor neprecedată de ofertă reală nu liberează pe debitor, însă depunerea având loc înainte de termenul de 20 Aprilie 1920, conform decretului-lege din 2 Aprilie 1920, care împotriva pactului comisoriu acordă chirieșului această păsuire pentru a plăti chiria, descarcă pe debitor de culpa întârzierii.

Prin urmare, în speță, chiriașul — apelantul de azi — depunând chiria datorată înainte de 20 Aprilie 1920, pe numele fostului proprietar, întru cât noul proprietar nu i-a notificat că are dreptul de a încasa și chiriiile din trecut — conf. art. 1393 c. civ. — plata este bine făcută și nu se poate cere rezilierea contractului de închiriere pentru neplata chiriei. (*Curtea de Apel București, secția III, decizia civilă No. 181 din 24 Sept. 1920, prin care s'a admis apelul contra sent. 640/920 a Trib. Ilfov secția I, civ. cor.*)

— A apărut în editura institutului de editură *Cartea Românească* **Desbînarea în biserică românilor din Ardeal și Ungaria (1697-1701)** de Alexandru Pop, Prețul lei 6. De vânzare la principalele librării din țară.

În editura Librăriei Socce a apărut «**CAMBIA**» după legile în vigoare în vechiul regat, Bucovina și Transilvania de d-l I. N. Fintescu, Doctor în drept Procuror Trib. Ilfov. Vol. I, format mare, 536 pag. cuprinzând: *Condițiunile esențiale. Girul. Acceptarea. Avalul. Duplicatale și Copiile. Scadența. Legea Cambială Austriacă. Legea Cambială Ungară. Convențiunea și Regulamentul dela Haga din 1912.* Prețul 65 lei.

— **Lege asupra Taxelor de timbru și înregistrare**, adnotată, comentată și cu **Indice alfabetic** de d-l Corneliu Botez, consilier la Înalta Curte de Casație, vol. format mare 664 pag. Prețul 58 lei.

S'a pus sub presă edițiua II a **Asupra contractului de locațiune** de d-l N. Jac Constantinescu, Consilier la Curtea de Apel Galați.

Lucrarea a fost revăzută, adăugită și completată cu doctrina și jurisprudența până la zi, dublând volumul. Această operă se tipărește în atelierele Soc. anon. *Curierul Judiciar*, București, Rahovei 5, unde se pot face comanda. Prețul 25 lei.

Se expediază la cerere de *Curierul Judiciar* contra mandat poștal la care se va adăoga lei 2 pentru porto poștal.

Rugăm pe d-nii magistrați și avocați a ne trimite scrise pe câte o pagină, descifrabil, hotărârile instanțelor judecătorești cari rezolvă chestiuni de drept discutabile, pentru a le putea publica în *Curierul Judiciar*. Cele mai importante vor fi publicate însoțite de note.